

Alain Blottière

Comment Baptiste
est mort



folio

Alain Blottière

Comment
Baptiste est mort

Gallimard

OceanofPDF.com

Alain Blottière vit en France et en Égypte. Depuis *Saad* (Éditions Gallimard, 1980, prix littéraire de la Vocation), le désert et la figure de l'adolescent confronté à la violence du monde occupent une place importante dans ses livres. Son huitième roman, *Comment Baptiste est mort* (Éditions Gallimard, 2016), a été récompensé par les prix Décembre et Jean Giono 2016.

OceanofPDF.com

« ... une autre forme d'intelligence, qui est celle
du secret. »

Jean BAUDRILLARD
(*Le mal ventriloque*,
Carnets de l'Herne, 2008)

OceanofPDF.com

— Baptiste, raconte comment cette histoire a commencé.

— Maintenant je m'appelle Yumaï.

— *Yumaï* ?

— Oui

ils m'ont donné ce nom.

— Baptiste, maintenant cette histoire est finie

tu veux bien revenir parmi nous ?

Tu te souviens du jour où ils t'ont donné ce nom
Yumaï ?

— Je crois le jour de ma naissance

je ne peux pas m'en souvenir.

— Tu as quel âge, Baptiste ?

Yumaï, tu as quel âge ?

— Quatorze ans.

— En effet, tu as quatorze ans
et ils t'ont donné ce nom le jour de ta naissance ?

Comment ont-ils pu savoir, il y a quatorze ans, que tu naissais à quatre
mille kilomètres de leur désert ?

— Ils ne l'ont pas su

je ne suis pas né Yumaï il y a quatorze ans.

— Je ne comprends pas

tu peux m'expliquer ?

— C'est difficile

après l'enlèvement
je ne sais pas quand
pour eux je suis né, je suis devenu Yumaï

ils m'ont dit que Yumaï est le nom d'un renard dans un conte
mon nom, c'est à cause du renard, et de mes cheveux
la même couleur, la couleur du sable

mais ils ne m'ont pas dit un beau jour : tiens, tu vas t'appeler Yumaï
j'étais déjà Yumaï quand j'ai entendu pour la première fois mon nom.

— Et tu te souviens de cette première fois ?

— Oui.

— Tu ne veux pas me raconter ?

Ils ont donné un nom à tes frères aussi ?

— Non.

— Tu as une idée pourquoi ?

Eh Yumäi ! Je t'ai posé une question
tourne-toi par ici
regarde-moi
qu'est-ce qu'il a, ce bureau ?

— Il pue, tout est moche
on étouffe

— On n'a pas le choix
désolé, on ne peut pas aller ailleurs

je vais ouvrir cette fenêtre

ça ira ?
Tu fermeras les yeux
je suis sûr que tu peux t'envoler où tu veux en fermant les yeux.

— N'importe quoi.

— J'aimerais que tu me racontes un peu.

— Raconter

il y a des choses que je peux raconter
mais il y a aussi des trous
je ne me souviens pas de tout

je me souviens par exemple la nuit
des magies d'étoiles

le jour
le plaisir de l'ombre
le bonheur de l'eau

l'eau qui vient dans la bouche sèche
qui descend
et finie la soif qui me faisait souffrir depuis des heures.

— Tu m'as dit que tu te souvenais de cette première fois où quelqu'un
t'a appelé Yumaï et non plus Baptiste.

— Ils ne m'ont jamais appelé Baptiste

pour eux, avant Yumaï
je n'existais pas en tant qu'humain
ni même comme animal
même pas gazelle
même pas chameau

je n'avais pas de nom

pourquoi vous voulez savoir
cette première fois où j'ai compris qu'ils m'avaient donné ce nom ?

— C'est important parce que ce jour-là un lien s'est noué entre vous
j'aimerais comprendre la nature de ce lien

alors ?

— Je ne comprends pas cette histoire de lien.

— Pourtant tu t'es appelé Baptiste, Yumaï
en te nommant, tes parents t'ont fait entrer dans une communauté
c'est le lien du baptême

alors je me demande pourquoi, un beau jour, ceux qui t'ont nommé
Yumaï ont voulu que tu saches qu'ils t'avaient adopté.

— Ils me cherchaient

ils m'appelaient

Yumaï ! Yumaï !

j'entendais ce mot, je ne savais pas encore que c'était mon nom
il résonnait dans les montagnes

il y en avait quatre qui me cherchaient

Yumaï ! Yumaï !

les échos se croisaient et je ne les voyais pas.

— Pourquoi ils te cherchaient ?

— Je m'étais évadé.

— Tu t'étais évadé ?

Tout seul ?

— Oui

dans la nuit

Tajoud s'était endormi, j'en ai profité

tout le monde dormait, sous l'arbre

c'était juste après l'enregistrement de la première vidéo

j'imaginais qu'en marchant tout droit

dans n'importe quelle direction

je finirais par trouver quelque chose

une piste

une route

un village

alors quand il y a eu un peu de jour derrière les montagnes, j'ai décidé
de marcher dans cette direction

sans jamais m'écarter, et de passer ces montagnes

j'ai marché des heures, il n'y avait pas d'ombre, je mourais de soif

et puis j'ai commencé à avoir peur

ce n'était pas la première fois, la peur

mais là j'étais tout seul

vraiment seul comme jamais dans ma vie

pas d'arbres

que du sable et des cailloux

je ne sais pas comment, je ne me souviens pas, je suis arrivé aux
montagnes et je me suis retrouvé allongé à côté d'un rocher

à l'ombre

je me suis dit que c'était là que j'allais mourir

et puis j'ai entendu leurs voix

Yumäi ! Yumäi !

c'est Usman qui m'a trouvé
il parlait anglais

il y en avait plusieurs qui parlaient anglais, lui, Amir, Idris,
Tajoud, Darling

à cette époque je n'avais pas appris un seul mot d'arabe ni de mandi
je lui ai demandé de l'eau, il n'a pas répondu
il m'a visé avec son AK-47

ce n'était pas la première fois, mais là j'ai pensé que c'était fini

et puis il a relevé le fusil et a tiré en l'air

les autres sont arrivés
il y avait Amir
il m'a soulevé en me tirant par les cheveux et il m'a dit : la prochaine
fois, Yumaï, je te tue

c'est comme ça que j'ai appris mon nom

c'est lui qui m'a donné à boire

il m'a porté quand je n'ai plus pu marcher

il n'arrêtait pas de répéter la même phrase, next time, Yumaï, I'll kill
you, next time, Yumaï, I'll kill you

je crois que je me suis endormi dans ses bras

vous devez être content, j'ai beaucoup raconté.

— Il t'a puni ?

— Amir ?

oui

il m'a attaché à une moto, au soleil, et je n'ai pas eu le droit de boire pendant toute la journée du lendemain

ma mère l'a supplié

il a menacé de la tuer si elle ne se taisait pas

et Tajoud, Amir l'a fouetté

son dos saignait.

— Tu as essayé de t'évader une autre fois ?

— Non

jamais.

— Parce que tu avais peur qu'il te tue ?

Yumaï, tu avais peur qu'il te tue ?

— J'avais toujours peur qu'il me tue, même si je ne m'évadais pas.

— Mais tu n'y as même plus pensé

ils n'avaient plus besoin de t'attacher

tu étais lié

lié à eux par ce nom

tu ne pensais plus à t'échapper

Baptiste pouvait s'évader, pas Yumaï.

— Je ne comprends pas ce que vous dites
je ne pouvais pas m'enfuir, c'est tout
j'aurais bien voulu, mais je ne pouvais pas.

— J'aimerais bien savoir pourquoi ils t'ont donné un nom, seulement à
toi

ce n'est pas sans raison qu'ils t'ont choisi
et qu'ils ne t'ont pas tué

il faudrait que tu y réfléchisses, on en parlera demain

essaye de te souvenir de détails
ce peut être un mot, un geste
un regard
un sourire

quelque chose qui venait d'eux, ou de toi, et qui a fait qu'ils t'ont choisi
et même peut-être aimé.

— Bien dormi ?

— Je rêve de là-bas, tout le temps
et puis souvent des cauchemars

là j'ai rêvé du campement, d'une ruse que j'inventais pour avoir une
deuxième boîte de sardines

je balançais la vide le plus loin possible derrière l'arbre, et je leur disais
qu'ils ne m'avaient rien donné depuis la veille

je les suppliais, je pleurais, et Haji arrivait avec la boîte vide, me la
jetait devant moi

elle était pleine de sang, un scorpion en sortait, il me disait : mange, il
en reste !

— Tu as eu faim souvent ?

— Avant la séparation, nous avions faim tout le temps

les petits réclamaient, mes parents se privaient

ils se partageaient une sardine

c'était tout pour la journée

le reste de la boîte et les biscuits étaient pour nous

après la séparation, il y en avait autant pour moi tout seul que pour nous cinq.

— Et d’être seul ne te coupait pas l’appétit.

— Je n’étais pas seul
je n’ai jamais été seul.

— En effet, tu avais une nouvelle famille.

— Ce n’était pas du tout une nouvelle famille
ce n’était pas une famille du tout.

— Et ta famille te manquait ?

— Non, maintenant je suis Yumaï, sans famille
je ne suis plus le même.

— Tu ne crois pas que ta famille va revenir ?

— On verra.

— Avant l’enlèvement, ça n’allait pas avec tes parents ?

— Non, ça n’allait pas trop

on ne se parlait plus beaucoup
ou rien d’important

ma mère ne vit que dans ses trucs religieux
et mon père la suit, il fait tout ce qu’elle veut

je ne supportais plus le livre de prières

leur espoir en Dieu

là-bas ils priaient tout le temps, encore plus que les autres, ça me rendait fou

ma mère pensait être punie pour ses péchés
mais quels péchés ?

Moi je ne crois plus
la foi est partie toute seule l'année dernière

un jour je me suis aperçu que je ne croyais plus au ciel, à l'enfer
je ne suis plus allé au catéchisme et ça a été un drame à la maison
et depuis ça ne va plus entre nous
on ne se comprend plus.

— Ils laissaient tes parents prier ?
Des prières chrétiennes ?

— Oui, ils respectaient

et trois fois par jour tout le monde priait en même temps
chacun sa religion, à cinq mètres de distance

j'étais le seul à ne pas prier

un jour
Amir m'a fait venir et il m'a demandé pourquoi
pourquoi je ne priais pas
je lui ai dit que je ne croyais plus
alors il a hurlé que c'était la pire des choses qui puisse arriver à
quelqu'un

que c'était une abomination, que je méritais la mort pour ça

pour le calmer, je lui ai dit ce que racontent mes parents, que c'est une épreuve que Dieu m'envoie

ça ne l'a pas trop calmé

il m'a demandé pour qui je me prenais, à penser que Dieu pouvait s'intéresser spécialement à moi.

— C'est peut-être à ce moment-là qu'ils ont fait une différence entre toi et les autres membres de la famille

qu'ils t'ont mis à part, qu'ils t'ont donné un nom ?

— Juste après j'ai commencé les cours d'arabe avec Idris.

— Des cours d'arabe ?

— C'est Amir qui a voulu
pour que je puisse lire le Coran

c'était bien

Idris était patient

et ça faisait passer le temps

en plus, j'ai pensé que si Amir voulait que j'apprenne l'arabe, c'est qu'il ne pensait pas nous tuer.

— Il ne pensait pas te tuer *toi*.

— Non, je ne savais pas qu'ils allaient nous séparer
nous étions tous ensemble

je me disais qu'ils allaient nous tuer ensemble ou nous relâcher ensemble.

— Et tu ne comprenais pas qu'ils t'avaient déjà séparé ?

— Non, c'est seulement quand ils ont commencé à m'appeler Yumaï

là, oui, j'étais déjà Yumaï, mais je ne le savais pas.

— Et le Coran ?

— C'était comme un jeu, trouver le son des signes
j'aimais le son, mais il n'avait aucun sens

j'ai appris comme ça trois sourates par cœur
comme des chants incompréhensibles
c'est tout ce que voulait Amir
il aimait m'entendre réciter
je le faisais tous les soirs après la prière du coucher du soleil
et quand je ne savais plus il me soufflait les mots.

— Ce que tu me racontes est incroyable, Yumaï
on n'a jamais vu ça, dans toute l'histoire des enlèvements par ces
fanatiques

un ravisseur apprenant le Coran à son otage, et le lui faire réciter, et se
pâmer au clair de lune en l'écoutant

c'est n'importe quoi, Yumaï, tu l'as rêvé.

— Vous n'y arriverez jamais.

— À quoi ?

— À savoir qui ils sont

donc à les tuer.

— Je ne suis pas un tueur, ce n'est pas mon métier
je suis seulement là pour comprendre
mais puisque toi tu sais qui ils sont, tu pourrais aider les tueurs à les
tuer.

— Moi non plus ce n'est pas mon métier.

— Revenons à ton histoire de Coran.

— Ce n'est pas une histoire
je n'ai pas rêvé

tous les soirs je récitais par cœur quelques versets à Amir
ceux que j'avais appris dans la journée,
c'était comme une formule magique, abracadabra
une formule sans savoir ce qu'elle veut dire

mais j'aimais la vibration dans la bouche et le son dans les oreilles

wamadja laoulla ou illa bouchra wallitatoumahin nabihi
koulouboukoum

et en plus c'était une formule magique pour rester en vie.

— Une chose pareille est-elle bien arrivée, Yumaï ?

Je ne te demande pas de tout me dire, mais de ne me dire que la vérité
tu n'es pas obligé d'inventer des fables.

— Je n'invente rien.

— Je le répète

une chose pareille est-elle bien arrivée ?

— Tellement de choses sont arrivées

tellement de choses que vous ne croirez pas

vous ne me croyez pas

mais avant moi, l'enlèvement d'un Yumaï n'était jamais arrivé non plus
je suis le premier Yumaï

il faut que vous compreniez ça : je suis le premier Yumaï
tout ce qui m'est arrivé n'est jamais arrivé à personne.

— Comment ça, le premier Yumaï ?

— Hier vous m'avez demandé de réfléchir

d'essayer de comprendre pourquoi ils m'ont choisi, moi, pas Louis, pas
Clément

pourquoi ils m'ont séparé d'eux

c'est parce que j'avais l'âge où on devient un combattant
un guerrier
comme Idris et Tajoud

l'âge où on apprend à se servir d'une arme et à tuer
à choisir l'endroit pour se cacher, ou pour une embuscade
à conduire et réparer un 4×4

à aller avec les femmes, m'a dit Idris
mais il n'y avait pas de femmes

et à obéir
surtout à obéir, même quand on a peur

et c'est la première fois qu'ils avaient un otage à l'âge où on devient guerrier

alors tout ce qui m'est arrivé, tout ce qu'ils m'ont fait
vous ne l'avez jamais vu ni entendu nulle part

vous ne me croirez jamais
vous ne pouvez pas vous imaginer

ce n'est pas la peine de continuer.

— Si, Yumaï, je te crois
tout ce que tu me diras, je le croirai
tout ce qui t'est arrivé
tout ce qu'ils t'ont fait

tout ce qu'ils t'ont obligé à faire

tu dois me le raconter, je le croirai.

— Et c'est pour ça qu'ils m'ont appelé Yumaï

mon nom de guerrier.

— Tu gardes tes cheveux longs

c'est la première chose qu'on a remarquée quand on t'a retrouvé, à part ta maigreur, tes longs cheveux
on avait des photos de toi, tu les avais courts, avant.

— Ils ont tous les cheveux longs
ils ne se coupent pas les cheveux

j'ai eu envie de les couper, un jour, parce que j'avais chaud
mais ils n'ont pas voulu

ils m'ont appris à faire un chèche, comme eux, et alors j'ai oublié que j'avais les cheveux longs.

— Ce qui m'étonne, c'est que maintenant tu les gardes longs
très longs, même.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Comme ça
il n'y a pas de raison particulière

je n'ai pas envie de les couper.

— Bon

hier, juste avant qu'on arrête, tu m'as dit que Yumaï était ton nom de guerrier

j'aimerais que tu m'en dises plus sur ce mot, guerrier.

— Guerrier

guerrier c'est aussi chasseur

et il y a encore des gazelles et des renards dans le désert de Mandi plus beaucoup

le grand-père d'Amir posait des pièges pour les attraper.

— Tu as vraiment parlé de chasse et de gazelles avec Amir ?

— Oui, une fois, il m'a parlé de la chasse des pièges.

— Tu penses qu'ils vous ont enlevés comme on chasse ?

— Oui

mais papa n'a pas l'instinct des gazelles

il n'a rien senti, il n'a rien vu venir

il s'est précipité sur eux comme s'il était aveugle.

— Tu t'es douté de quelque chose avant lui ?

— Oui.

— Parce que toi tu as l'instinct des gazelles ?

— Dès que je les ai vus, de loin

ils barraient la piste, ils étaient sur quatre motos

ils n'avaient pas les uniformes de l'armée
ni des gardiens du parc
ils avaient des foulards qui cachaient leurs figures

et ils étaient tous armés
des mitraillettes à l'épaule, ou sur le ventre

j'ai dit à papa : qui c'est, ces gens ?
Il a répondu : des gens du coin, on va voir
je me suis dit qu'il avait tort, mais de toute manière c'était trop tard
le temps de faire demi-tour ils nous auraient rattrapés

et il a continué à rouler vers eux
ils nous ont fait signe de nous arrêter

ils nous entouraient, ils braquaient leurs armes sur nous
maman qui était derrière avec les petits leur a dit de se coucher par terre
moi j'étais devant
mon père a verrouillé les portes mais ils ont fait signe de les ouvrir

là je ne me souviens plus de tout.
— Tu avais peur ?

— À ce moment, je ne crois pas
mon père a dit de ne pas nous inquiéter

même mes frères n'ont pas pleuré

après, Amir les a fait passer devant, avec ma mère
on était cinq devant, j'avais Louis sur mes genoux, maman avait
Clément
et Amir s'est assis à l'arrière

il a confisqué nos portables et a demandé à papa de démarrer
de suivre les motos

alors j'ai compris qu'on avait été enlevés.

— Tu ne penses pas que ton père aurait pu essayer

— Essayer quoi ?

il voyait bien qu'Amir visait ma mère avec sa kalachnikov
moi aussi je le voyais
alors il a roulé derrière les motos

Louis a demandé où on allait et il a répondu passer quelques jours avec
ces gens
et qu'il faudrait toujours leur obéir

ma mère a commencé à réciter Je vous salue Marie, en boucle, et bien
sûr Louis s'est mis à pleurer

je lui ai dit de regarder les motos
ils roulaient comme des malades
sans jamais ralentir même quand il y avait des flaques d'eau ou des
bosses
ils faisaient des gerbes d'eau
ils s'envolaient
c'était fou de voir ça et alors Louis s'est arrêté de pleurer.

— Et après ?

— On est arrivés au campement.

— Il ne s'est rien passé d'autre ?

Vous êtes arrivés au campement avec le 4×4 ?

— Non.

— Eh bien raconte, Yumaï

Qu'est-ce qui s'est passé sur la route ?

— Vous le savez déjà.

— Bien sûr, puisqu'on a retrouvé le 4×4 embourbé.

— Il y a eu la boue
on n'a pas pu dégager
on a continué sur les motos.

— Tu ne veux pas être plus précis ?

Comment ça s'est passé exactement ?

— Il n'y a rien à dire
très vite
ils étaient pressés et ils ont vu qu'ils n'y arriveraient pas facilement
ils se sont tous mis à le pousser, même papa
Amir était au volant, mais les roues s'enfonçaient de plus en plus
ils n'ont pas essayé plus de cinq minutes

ils nous ont dit de monter sur les motos
moi avec Louis derrière Usman

les autres je ne sais plus

ils n'ont rien voulu qu'on prenne

même pas la boîte à pharmacie
même pas les Évangiles.

— Ton père a poussé comme ça, spontanément, ou on l’a forcé ?

— Qu’est-ce que ça peut faire ?

— Tout est important

tu ne t’en souviens plus, ou tu ne veux pas me le dire ?

— Il s’est passé autre chose à ce moment-là

mais je n’ai pas envie d’en parler.

— Yumaï, si vraiment tu n’avais pas envie d’en parler tu m’aurais
répondu que tu ne t’en souvenais plus.

— Je ne suis pas un menteur

je vous dis la vérité

je m’en souviens mais je n’ai pas envie d’en parler.

— C’est ton droit

mais dis-moi au moins pourquoi cette chose est difficile à dire.

— Si je vous raconte ça

— Tout cela a été très dur

si tu veux, nous pouvons nous arrêter là aujourd’hui.

— Non

mais si je vous raconte ça

je me demande si c'est vraiment utile de vous déballer des souvenirs
horribles

ils font encore mal et ils ne vous aideront pas.

— Celui qui doit être aidé, c'est toi

le secret tourmente

toutes ces choses dont on a honte

dont on a peur

et qu'on cache

toutes ces choses souvent sont douloureuses seulement parce qu'on ne
les dit pas.

— La parole soulage, je sais, c'est l'un des refrains de ma mère

mais je ne suis pas sûr que ça soit toujours vrai

ils ont compris que le 4×4 ne pourrait pas repartir

et après

Amir nous a ordonné de nous aligner sur le bord de la piste

et de nous agenouiller

les petits n'ont pas compris et ils l'ont fait tout de suite

moi non

je me suis mis à trembler

j'avais l'impression que je ne pouvais plus respirer

papa non plus ne s'est pas agenouillé
il a commencé à lui dire qu'il ne fallait pas nous tuer
heureusement c'était en anglais, les petits ne comprenaient pas le mot
tuer

qu'on pouvait leur donner beaucoup d'argent, sa compagnie, le
gouvernement

mais Amir lui a donné un coup de crosse dans le ventre et lui a répété de
s'agenouiller

à maman aussi, et à moi

maman ne disait rien, je préférais ne pas la regarder

et là Louis et Clément se sont mis à pleurer

c'était horrible

Amir a donné des ordres et on a eu chacun quelqu'un dans notre dos

leur ombre là devant nous sur le sol
avec leur arme pointée sur nous

je me suis dit que c'était fini, on allait tous mourir

et puis ils se sont mis à tirer des rafales
c'était la première fois que j'entendais ça

un bruit terrible

je me suis recroquevillé
j'avais peur de souffrir

et tout s'est arrêté
j'ai pensé que le type derrière moi m'avait raté, mais qu'il allait
forcément s'en apercevoir
et j'ai attendu

et puis ils se sont tous mis à rigoler

j'ai regardé les autres, ils étaient tous encore bien vivants
j'ai compris qu'ils s'étaient juste amusés un peu
Amir nous a commandé de nous relever
il a dit à mon père que si on n'obéissait pas à tous leurs ordres, et si on
tentait de s'enfuir, ils nous tueraient de cette manière.

— Souvent les ravisseurs mettent en scène des simulacres d'exécution
ce n'est pas pour s'amuser, même si tirer les détend toujours un peu,
mais pour instaurer un climat de peur
il leur est absolument nécessaire que les otages aient peur d'eux
qu'ils soient comme des animaux craintifs en cage

mais toi, tu as quand même essayé de t'enfuir, malgré la peur.

— À cause de la peur
je ne pouvais plus la supporter

le matin se réveiller avec l'idée que c'est peut-être le dernier jour

épier les regards
tenter de comprendre les paroles des gens

les humeurs d'Amir

combien de chances on a de vivre encore

mes parents avaient peur aussi
cela se voyait, ils tentaient de penser à autre chose

ils pensaient à nous, à nous occuper
à nous rassurer, surtout les petits
nous avions tous peur

c'était un poids
une douleur toujours là

dès que j'ai cru pouvoir m'en débarrasser j'y suis allé.

— Dis-moi, Yumäi, pourquoi tu ne voulais pas me raconter l'épisode du simulacre d'exécution ?

— Je ne vous ai pas tout raconté de cette histoire

pour l'instant, ça suffit.

— Il faut tout me raconter, tous les détails ont leur importance.

— Pas tous, non.

— Comme tu voudras
autre chose : tu te souviens combien de temps vous avez roulé à moto ?

— Non, des heures, je ne sais plus.

— Et dans quelle direction ?

— Aucune idée.

— Le soleil

essaye de te souvenir

il était derrière toi, devant toi, sur les côtés ?

— Il y avait de la poussière, j'ai fermé les yeux.

OceanofPDF.com

— Bonjour Yumaï
assieds-toi

quand je me suis levé ce matin, je me suis dit que c'était le premier jour
de l'été et je me suis demandé comment tu trouverais cette chaleur
ce grand soleil

je vois déjà que tu t'es habillé léger.

— Vous ne savez pas ce que c'est que la chaleur, le grand soleil
moi je sais

c'est quand on est prêt à tuer pour un peu d'ombre
parce qu'on se dit qu'on va vraiment mourir de chaud
on fond
on sent que notre corps est en train de cuire.

— Et je vois les cicatrices sur tes bras
autre chose qui a impressionné ceux qui t'ont retrouvé
qu'est-ce que c'est, ces cicatrices ?

— Rien, des cicatrices.

— Bien

et la deuxième chose que je me suis dit ce matin
peut-être que c'était lié
c'est que j'allais te demander de me tutoyer

d'accord ?

— Je ne sais pas si je pourrai

je vouvoie toujours les adultes.

— C'est bien, mais maintenant nous nous connaissons

et je suis un adulte, oui, mais pas si vieux
fais un effort, ça me ferait plaisir
j'ai l'impression que tu me parleras plus facilement en me tutoyant

non ?

— Je vous parle très facilement
le vous ne change rien

le tu ne changera rien.

— Comme tu voudras

il y a des choses que tu aimerais me raconter aujourd'hui ?

— Non

qu'est-ce que vous voulez savoir, à part les cicatrices ?

— Je ne veux rien savoir, Yumaï

je veux seulement t'écouter

tu as vécu des choses pénibles
des choses hors du commun
alors ce serait bien, pour toi
pour toi pas pour moi
que tout cela sorte de ton cœur
de ton esprit
de ta bouche

je pense que tu te sentirais mieux

ta grand-mère dit que tu ne vas pas bien
tu ne lui dis pas un mot
tu t'enfermes dans ta chambre
tu ne veux voir personne
ni tes oncles et tantes, ni tes cousins
ni tes copains

il y a un Antoine, paraît-il, qui aimerait beaucoup te revoir, et tu refuses

pourquoi ?

tu es libre, maintenant, Yumaï !
Ils t'ont libéré !

Pourquoi tu t'enfermes dans une nouvelle prison ?

— Ils ne m'ont pas libéré

vous l'avez dit vous-même

ils m'ont enchaîné par quelque chose d'invisible

je suis encore avec eux

je ne suis plus le même

Antoine, les autres, ils veulent voir Baptiste, fêter son retour

ils ne comprennent pas que Baptiste est mort là-bas

il ne reviendra pas.

— Alors voilà quelque chose que j'aimerais savoir
comment Baptiste est mort

tu peux me dire comment Baptiste est mort ?

OceanofPDF.com

Il se souvient qu'ils ont roulé durant deux jours sans jamais s'arrêter avant la nuit. L'air devenait toujours plus sec, les pistes plus poudreuses. Comme Louis, même désarçonné dans les cahots, refusait de s'agripper à la taille d'Usman, il le tenait contre lui d'un bras. De temps à autre, sur les plats, il passait la main sur le visage de son frère pour le débarrasser de la poussière, et parfois, comme il semblait endormi, inerte, posait sa main sur son cœur pour vérifier qu'il battait encore.

Désormais plus rien n'était sûr, tout pouvait arriver sur cette planète inconnue où tous les repères familiers avaient soudain disparu, évaporés dans la lumière crue du désert. Personne n'empêcherait Louis de mourir, s'il était malade, empoisonné par la peur, à bout de forces. Personne, pas même leur père qui s'était liquéfié face à la mort et n'était plus qu'une flaque de merde honteuse, humilié, terrassé par sa panique. Sur la moto, une main agrippée à la poignée de la selle, l'autre à la poitrine de Louis, il fermait les yeux et ne cessait de revoir la déchéance de son père. Par laquelle son enfance depuis des mois peu à peu effritée, déjà près de sa fin, s'était tout à coup volatilisée. Après le spectacle que son père avait donné, ne lui restait plus que l'inquiétude d'une solitude soudaine et vulnérable.

Cela s'était passé pendant le simulacre d'exécution, après l'embourbement du 4×4. À genoux et tremblants, assourdis par le crépitement des rafales, lui, ses frères et ses parents avaient eu du mal à se relever. Aussitôt l'un des hommes avait désigné le père en riant et

prononçant des mots incompréhensibles. Les autres s'étaient approchés de lui, riant, se pinçant le nez, et il avait vu une tache brune sur le fond du pantalon de son père. Il s'était chié dessus comme un bébé, et cela sentait la merde. Les hommes lui avaient ordonné en anglais de retirer son pantalon, son caleçon, et d'aller laver tout ça et son cul dans une flaque d'eau. Son père, livide, les traits déformés par l'humiliation, ou par le dérisoire effort de la dissimuler, s'était docilement exécuté devant sa femme en pleurs, gémissante, et ses enfants comme vitrifiés. Lui ne croyait plus en rien, mais les autres, s'était-il dit, devaient penser que c'était le diable qui les avait enlevés, et qu'ils se trouvaient en enfer.

Mais ce n'était pas l'enfer, ce désert plein de sable et d'étincelles au soleil, sec et minéral, avec des traînées dorées le long des ombres des dunes ou des rochers entre lesquels la piste se faufilait, interminable et dépassant tous les horizons, ce n'était pas l'enfer, c'était à l'infini une terre propre, inviolée, très pure, où, quand par moments il avait la force de l'observer, il se sentait délivré de la souillure d'un père outragé.

Au premier soir, ils se sont arrêtés dans un village de huttes, apparemment désert, mais où étaient stockés des jerricans d'eau et d'essence, des boîtes de thon et des galettes de pain sec. Il faisait déjà nuit, il n'y avait que la lumière des phares des motos pour éclairer ce décor. Les hommes les ont séparés, lui est resté avec Louis et Usman et n'a pas revu son père ce soir-là, caché dans l'ombre. Sa mère, qu'il ne voyait pas non plus, a demandé s'ils allaient bien. Louis s'est mis à pleurer et il l'a serré contre lui. Il a répondu que son frère allait bien, qu'il était juste fatigué, couvert de poussière et qu'il avait soif.

On leur a donné de l'eau, du pain et une boîte de thon. Sur une natte en plastique, Louis s'est endormi bien avant lui qui s'est longtemps demandé qui pourrait bien les délivrer ici, au milieu de nulle part, de ces hommes armés et des nuées de moustiques. Les hommes les ont réveillés brutalement juste avant l'aube. Il rêvait d'un gros poisson dans la piscine

des Flamboyants. Il lui a fallu de longues secondes pour se rappeler qu'il se trouvait en plein désert, prisonnier de terroristes à barbe et turban. Il faisait froid. Ils n'ont eu droit qu'à une timbale d'eau, les hommes ont fait leur prière et ils sont immédiatement repartis.

Il se souvient que le deuxième soir, tout au bout d'une interminable journée de moto dans le désert, la nuit déjà tombée, il a aperçu de loin un feu. Le convoi se dirigeait vers lui. Jusqu'alors, il s'était demandé comment ses ravisseurs s'orientaient, sans la moindre hésitation, dans le vide immense d'étendues caillouteuses que bordaient au loin des dunes, parfois des massifs montagneux. Car il n'y avait plus de piste, il n'y avait plus rien. Seulement, désormais, ce feu lointain qui s'approchait dans la nuit alors que Louis dormait, son corps inerte bien enserré d'un bras tout contre lui.

Une dizaine d'hommes armés les attendaient autour du feu. En descendant de moto, il s'est dit qu'il ne pourrait supporter un troisième jour de voyage. Il chancelait, il avait mal au cul et au dos et le petit Louis dans ses bras ne voulait pas se réveiller. Dans la lueur des flammes et des phares, des ombres s'agitaient. Ses parents et Clément non plus ne tenaient pas debout. On voyait aussi quelques arbustes entre lesquels se dressaient des tentes, mais au-delà tout le désert autour était plongé dans la nuit. Et cette nuit qui cachait les alentours dessinait la petite cellule obscure que les hommes semblaient leur préparer. Il a déposé Louis sur le sable, il dormait encore, sa mère s'est approchée de lui, a caressé son front. Son père a demandé à boire et à manger et les hommes leur ont tendu deux bouteilles d'eau. Pour manger, il faudrait attendre le jour. Il a bu puis s'est allongé sur le sable. Il a pensé qu'ils devaient être arrivés, enfin. Il allait s'endormir quand il a vu les étoiles. Jamais il ne s'était trouvé sous un ciel de nuit si pure. L'ombre de cette nuit sans lune formait des murs tout autour du campement, mais la prison n'avait pas de toit. Juste avant qu'il ne s'endorme, a paru le sentiment que ces milliards d'étoiles scintillantes lui montraient le chemin par lequel il pourrait s'échapper.

Il se souvient de sa première impression en découvrant le paysage autour du campement. C'était un paysage d'avant les hommes, ou de longtemps après. Une terre sans les hommes, et même sans animaux, libre d'être elle-même, seulement soumise à ses propres lois. Sculptée par les vents et les pluies peut-être, des séismes quelquefois, brûlée par le soleil. Accompagné d'un garde armé, il avait eu la permission du chef d'escalader les premiers rochers noirs d'une des collines qui surplombaient le camp. Il a ainsi découvert ce paysage d'autre planète sans hommes. Les cinq grandes tentes du campement étaient plantées sur le sable à l'ombre d'arbustes que son père avait identifiés comme des acacias. Le sable d'or était parsemé de cailloux gris et de petits buissons jaunes. Ce devait être le lit d'un ancien fleuve, large de cent mètres environ, bordé de collines noires. Au loin, on apercevait dans la brume une chaîne de hautes montagnes ocre.

C'était le paysage d'une autre planète déserte où quelques hommes venus d'ailleurs venaient d'atterrir et de s'installer. Ainsi aurait-il pu décrire le campement, tel qu'il l'a découvert le premier jour, impressionné par le mystère de ce monde davantage qu'anéanti par la peur de mourir.

Le garçon qui l'accompagnait s'appelait Tajoud. Dès qu'ils s'étaient éloignés du campement, il avait pointé son index vers sa propre poitrine et avait répété Tajoud, Tajoud. Puis à l'aide de ses doigts il avait fait comprendre à Baptiste qu'il avait quatorze ans. Il semblait être fier de son âge, fier d'être un enfant-soldat. Dès qu'il l'avait vu, au moment de

l'enlèvement, Baptiste avait été étonné par sa jeunesse et celle de certains ravisseurs. Sur les sept, au moins trois avaient à peu près son âge. Il y en avait encore d'autres aussi jeunes parmi ceux qu'ils avaient retrouvés au campement. Sur la vingtaine d'hommes, six ou sept n'étaient pas des adultes, à l'inverse des autres n'avaient pas de barbe ou seulement quelques poils épars sur les joues et le menton. Mais, jeunes ou adultes, tous avaient une arme accrochée dans le dos ou sur le ventre, tous portaient un chèche, une longue chemise sombre sur un pantalon. Chez cinq d'entre eux, tous barbus, cette tenue dérivait du treillis camouflage des militaires, et leurs chaussures étaient celles de vrais soldats.

Ce premier jour avait été celui des découvertes. Tout était nouveau, et d'abord le sentiment permanent d'incertitude. Il s'était demandé s'il allait bientôt mourir avec ses parents et ses frères, combien de temps cela allait durer, ce que voulaient au juste les ravisseurs. Ensuite les conditions de détention. Couchés à même le sable sous une toile blanche fixée aux branches d'un acacia, ils avaient été réveillés à l'aube à coups de pied et par des cris. Ils avaient été poussés vers le chef qui était assis au seuil de sa tente à côté d'un petit réchaud à gaz où chauffait une théière. En tenue version camouflage, c'était celui qui était monté dans le 4×4 et avait dirigé le simulacre d'exécution. My name is Amir, avait-il dit, puis, surexcité, il s'était lancé dans un long discours. Ils étaient des Français coupables de nombreux crimes contre ses frères. Le président de la France était le chef des forces du mal qui voulaient éradiquer l'islam dans le monde, qui bombardaient pour les tuer des femmes et des enfants musulmans. Il avait donné de nombreux exemples. La guerre était déclarée contre les Occidentaux, leurs crimes et leurs péchés. L'islam triompherait partout, même en Amérique. Il avait cité de nombreuses victoires. Louis et Clément ne comprenaient pas l'anglais mais s'étaient mis à pleurnicher, s'accrochant à leur mère, dès qu'Amir avait commencé sa diatribe. Puis étaient venues les règles de la détention : obéissance sans discussion à tous les ordres sous

peine d'exécution, pas le droit de quitter l'arbre sans autorisation et sans garde sous peine d'exécution. La femme, avait-il dit en regardant son père, devrait immédiatement porter un voile couvrant ses cheveux et la moitié de sa figure, en attendant qu'une tenue décente arrive bientôt pour elle. En cas d'infraction de sa part, elle ne serait pas exécutée, mais mariée à un soldat. Elle pouvait se marier une deuxième fois, puisque son mari n'était pas musulman. Quant à son père, il ne devrait plus se raser la barbe.

Les heures suivantes avaient passé sous l'ombre de la toile blanche qu'il fallait suivre pour ne pas mourir brûlé par le soleil. Il s'était demandé quelle serait la pire des morts. Le soleil et la soif évanouissaient peut-être l'homme avant de le tuer, sans la terreur d'une lame qui s'approchait de la gorge, ou celle du canon d'une arme qu'on sentait contre sa nuque. Mais était-ce bien une terreur, à ce moment-là qu'on savait forcément le dernier, ou bien plutôt la crainte de la douleur ? Et à quel point cette terreur ou cette crainte effaçaient-elles l'horrible désolation de mourir, de ne plus jamais rien aimer ni ressentir dans le néant d'une nuit sans rêve et sans fin ? Ces questions n'avaient cessé de revenir dans un tournoiement douloureux qui faisait battre son cœur dix fois plus vite. C'est à peine s'il avait écouté le discours idiot de son père qui se voulait rassurant. Il suffirait d'obéir aux ordres et tout se passerait bien. Jamais le gouvernement n'abandonnerait toute une famille avec des enfants aux mains de ces gens-là. Ils voulaient de l'argent, la France le leur donnerait et bientôt on serait libérés. On ne devait pas avoir peur, on devait prier, ne jamais cesser de croire que ce cauchemar s'achèverait bientôt. « Oui Guillaume », « tu as raison Guillaume », acquiesçait sa mère coiffée d'un foulard bleu. « N'est-ce pas, Aude ? » semblait pourtant s'inquiéter Guillaume.

Des paroles creuses qui se dissipaient aussitôt dans la brume de chaleur, peut-être justes, peut-être fausses. Sans doute rassuraient-elles les petits, mais lui savait que rien n'était plus prévisible entre d'un côté un père défaillant, désarmé, de l'autre un tueur sadique de la voix et du regard

desquels, avant même le fusil, jaillissaient des flammes de terreur. Un tueur qui devait aimer le sang, et penser que toute une famille égorgée devant la caméra de son smartphone valait peut-être davantage, dans sa stratégie d'illuminé, qu'une très forte rançon.

C'est à ce moment de ces pensées noires, pour y échapper, qu'il s'était levé, approché du garçon qui les surveillait à quelques mètres et lui avait fait comprendre par gestes qu'il voulait se dégourdir les jambes, escalader les premiers rochers. Il avait à peine entendu son père s'exclamer : mais qu'est-ce que tu fais Baptiste, reviens immédiatement t'asseoir ! Désormais toutes les paroles de son père s'anéantissaient en même temps qu'elles sortaient de sa bouche. Le garçon, quant à lui, lui avait fait signe de s'arrêter et d'attendre. Il était entré dans l'une des tentes puis en était ressorti presque aussitôt, lui avait fait signe de le suivre. Il était agile et sautillait de rocher en rocher comme un chamois. Tajoud avait quatorze ans. L'âge qu'aurait Baptiste dans quatre mois et quelques jours.

Combien de jours exactement ? Quel jour était-on déjà ? Il se souvient qu'il s'était senti comme Matt Kowalski dans l'espace de *Gravity*, détaché de tout. Depuis que les ravisseurs lui avaient confisqué son portable, il n'était même plus sûr de la date, ni de rien d'autre que fixaient avant cela des repères connectés, Facebook, Viber, Instagram, ses amis qui ne devaient pourtant parler déjà que de lui, les rares nouvelles du monde qui pouvaient l'intéresser comme les catastrophes naturelles, la conquête de l'univers spatial, le tigre du Bengale et l'éléphant d'Asie. Rien n'existait plus que lui-même et quelques rares humains à proximité dans un monde d'avant les ondes et les câbles. Il était bel et bien perdu dans l'espace, ou plus exactement sur une autre planète, détaché de la terre. Et ce sentiment d'être déconnecté valait presque en anxiété la peur de mourir car c'était comme s'il avait déjà disparu, n'existait déjà plus au-delà d'un simple regard dans la réalité de la lumière du jour, d'une voix portée par le son dans l'air environnant. Autrement dit, il n'était plus grand-chose, pas davantage que ce petit buisson aux fleurs sèches et jaunes à moitié recouvert de sable, dont la vie ou la mort n'intéressait personne.

Comme lui, ce buisson que l'ombre de la toile épargnait dans la matinée semblait s'inquiéter pour sa vie. Et sans doute comme lui était-il préoccupé en permanence par sa ration d'eau. Dès le premier jour au campement, lui et les siens avaient été confrontés à des choses aussi inimaginables qu'une chaleur durable, une vraie soif et une vraie faim. À la peur de mourir, à

l'humiliation d'être soumis comme du bétail, s'ajoutait une souffrance physique quasi permanente. Quelques gorgées d'eau ou deux sardines et un biscuit donnaient un plaisir mais qui ne durait pas. Seule persistait sans trêve l'inquiétude, que nourrissait aussi l'ennui. Rien à faire sous cette toile blanche que de scruter les rares allées et venues des ravisseurs, qui la plupart du temps demeuraient à l'abri de leurs tentes. Il les entendait parler, dans une langue qui n'était pas le pidgin qu'il avait un peu appris. L'un d'eux chantonnait, et il s'était demandé si un homme qui chantait tout en vaquant à des occupations courantes pouvait tuer de sang-froid une femme et des enfants. On les entendait prier, aussi. Amir conduisait les prières, et celui qui les gardait commençait à joindre ses mains puis à s'incliner. Dès le premier matin, son père avait dit : vous voyez ? Ils prient, eh bien nous allons prier aussi. Malgré l'insistance de sa mère, il n'avait pas obéi. Ils s'étaient mis à prier et leur garde avait interrompu la sienne, de prière, et s'était précipité vers la tente d'Amir pour le prévenir. Amir était venu, les avait regardés, avait seulement dit : okay, you can pray our Lord, et était reparti. Le seul intérêt des prières des uns et des autres était qu'elles rythmaient le jour autant que l'eau et les sardines, donnaient une mesure au temps et distrayaient un peu de l'anxiété.

Mais d'autres incidents l'augmentaient. S'ils ne mouraient pas d'une balle dans la nuque, mille autres dangers valaient des menaces de mort. Si l'un d'eux tombait malade, s'il était piqué par un scorpion, comment serait-il soigné ? Il se souvient qu'en revenant de chier, surveillé par Tajoud, Clément avait trébuché et s'était blessé un genou contre un caillou. Il avait abondamment saigné. Aude avait demandé un désinfectant et un bandage, elle avait insisté, on ne lui avait jamais répondu. Les parents s'étaient privés d'une ration d'eau pour nettoyer la plaie, qui continuait néanmoins à suppurer. Ils étaient devenus fragiles, à la merci du moindre incident, d'une écorchure, d'une piqûre d'insecte, d'une infection.

Chaque matin, un garde les secouait pour les réveiller, avant la prière de l'aube. Certains d'une main, d'autres, qui ne se penchaient même pas, d'un pied. Le même long cauchemar recommençait au réveil, après la trêve d'un rêve ou d'une absence, jusqu'à la nuit suivante. Ils recevaient alors deux bouteilles d'eau qui devaient durer vingt-quatre heures. Ce n'était pas de l'eau minérale, elle était un peu jaune, avait un goût de terre et devait, d'après Guillaume, venir d'un puits, sans doute lointain. Les bouteilles n'avaient plus d'étiquettes. Quarante demi-gobelets par jour. Les enfants avaient droit chacun à neuf demi-gobelets, Aude à sept, Guillaume à six. Ils avaient ramassé quarante petits cailloux et chacun prenait sa part à l'aube, puis remettait un caillou au pot chaque fois qu'il avait bu. Les petits, qui se voulaient grands, se faisaient un point d'honneur à se retenir et à ne pas tricher, même si les sardines ou le thon, parfois les biscuits, augmentaient la soif permanente. Il fallait demander à manger, et la boîte arrivait ou n'arrivait pas, selon l'humeur de celui qu'on avait humblement prié.

L'eau n'était pas faite pour se laver et il se souvient qu'après quelques jours, il avait remarqué l'odeur de ses parents. Un peu acide, elle n'était pas la même que celle des ravisseurs qui sentaient les relents de leur tente, ceux de vieux tissus entassés depuis des mois dans un placard. Quant aux petits, et lui-même, croyait-il, ils ne sentaient rien. Heureusement, l'air était si sec que malgré la chaleur, avait fait remarquer Guillaume, ils transpiraient peu.

La nuit, il ne dormait pas toujours. Dans la solitude et l'immobilité, les lumières et les bruits de la nuit résonnaient davantage en lui que ceux du jour. Ils lui offraient une suite continue de mystères. À combien de kilomètres palpitaient ces étoiles, combien de planètes tournaient autour et combien étaient habitées et par qui ? Y avait-il, sur ces planètes invisibles, des organismes vivants conscients de leur propre vie ? Et conscients de leur mort ? Y avait-il, parmi ces constellations scintillantes qu'aucun humain n'atteindrait jamais, des vivants qui ne voulaient pas mourir ? Des innocents et des coupables ? Des rêveurs et des désespérés ? Y avait-il des

vivants sachant qu'il y avait d'autres vivants sur cette si lointaine et splendide planète bleue ? La voyant si belle, pouvaient-ils imaginer qu'y coulaient aussi des fleuves de sang ? Des questions qui s'enfuyaient dans la nuit comme les étoiles filantes.

Il se souvient qu'aux lumières s'ajoutaient les bruits. Le vent, qui passait dans les buissons et les arbres, résonnait entre les rochers de la vallée et filait vers l'horizon noir des montagnes. Sous les tentes, où vacillaient toute la nuit des lueurs de lampes, plusieurs hommes ne dormaient pas non plus et conversaient comme en plein jour. De temps à autre, il entendait aussi des rires, de longs fous rires, même, qui repartaient de plus belle après des soupirs de contentement. Il se demandait si c'était le projet d'un massacre qui les mettait de si bonne humeur. Et comment des tueurs fanatiques pouvaient avoir de l'humour. Il avait fini par le savoir, pourtant, puisqu'une nuit, alors que ses parents dormaient, Amir, qui s'était approché, lui avait ordonné de le suivre sous sa tente. Mais après il ne se souvient plus de rien.

— À petit feu

il n'est pas mort d'un coup
mais un jour, j'ai écrabouillé avec une pierre un petit lézard qui dormait
je me suis dit jamais je n'aurais fait ça avant.

— Avant quoi ?

— Avant d'avoir faim et soif.

— Ça t'a rendu cruel avec les animaux ?
Comme ça ?

— Pas cruel avec les animaux

j'ai seulement remis les animaux à leur place

je ne sais pas si vous pouvez comprendre

on devient un animal soi-même
enfin
presque un animal

c'est le corps qui demande à vivre, avant le cerveau

il paraît qu'il y a des mollusques qui vivent plus de cinq cents ans
et le cerveau des mollusques...

— En effet, je ne comprends pas

tu ris

c'est la première fois.

— Oui

je pense à votre cerveau qui ne comprend rien

nous avions très faim ce jour-là

on ne nous avait pas donné à manger depuis je ne sais plus combien de
jours

et j'ai vu ce lézard endormi, là, à la base du tronc de l'acacia

je me suis dit que je pourrais le faire sécher

que ça devait avoir le goût du poisson

et je l'ai tué

après je l'ai pris par la queue et je l'ai jeté au soleil.

— Et quand il a été sec, tu l'as mangé ?

— Non

parce que juste après on nous a apporté des sardines

et c'est après avoir mangé que je me suis dit que jamais, avant, je
n'aurais tué un lézard en l'écrabouillant avec une pierre
ni même autrement.

— Mais puisque tu t'es dit ça, c'est que Baptiste n'était pas encore
mort.

— Je suis fatigué, maintenant

ça fait combien de temps qu'on parle ?

— Peu de temps, même pas une demi- heure.

— J'ai l'impression que c'est plus

je sens battre mon cœur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Tu veux qu'on arrête là pour aujourd'hui ?

— Savez-vous pourquoi on sent parfois battre son cœur ?

— Il y a mille raisons pour ça
mais le plus souvent c'est qu'on a peur.

— Pas moi

maintenant je n'ai plus peur de rien.

— Je n'en suis pas sûr, Yumaï
on dirait que tu as peur que je sache comment Baptiste est mort.

— Pas du tout
je vous l'ai dit

à petit feu
à force.

— À force de quoi ?

— Vous voyez, il fait ici beaucoup moins chaud que là-bas
je ne sais pas
peut-être vingt degrés de moins
mais on transpire

là-bas non
là-bas c'était un four, ici c'est un sauna

finalement je préfère la chaleur de là-bas.

— Il y a d'autres choses de là-bas que tu préfères à ici ?

— Des millions
les étoiles

et les âmes des hommes d'avant.

— Tu veux dire quoi ?
Les hommes d'avant...
les âmes des morts ?

— Non, les hommes d'avant ne sont pas morts.

— Qu'est-ce que tu racontes, Yumaï ?
Je ne te suis plus

ça te fait sourire.

— Ce qui me fait sourire, c'est que nous nous trouvons dans cette même
petite pièce
que je sens votre odeur

que je pourrais vous toucher
mais qu'en fait nous sommes très loin l'un de l'autre.

— On pourrait se rapprocher
mais il faut que tu en aies envie
en tout cas sûrement pas si tu ne veux pas répondre à mes questions
si quand je te pose une question importante, tu t'enfuis

je t'ai demandé : à force de quoi ?
À force de quoi Baptiste est mort
et toi tu me parles de tout autre chose
de la chaleur sèche et de la chaleur humide

d'hommes d'avant...
d'avant quoi au juste ?

— Ça n'a aucun intérêt pour ce que vous voulez savoir

et ce que vous voulez savoir n'a aucun intérêt non plus
à force de quoi Baptiste est mort, ça ne vous aidera pas de le savoir.

— Tu n'as aucune idée de ce qui m'aidera ou ne m'aidera pas
et apparemment même pas de ce qui t'aidera ou ne t'aidera pas, toi, à
retrouver une vie normale.

— Une vie normale

vous dites vraiment n'importe quoi.

— Bon, je crois qu'on devrait en finir là pour aujourd'hui
on n'avance pas

pour demain, tu pourrais réfléchir à la question d'à force de quoi
Baptiste est mort.

— Pas besoin d'y réfléchir des heures.

— Alors dis-le-moi maintenant.

— Vous ne comprendrez pas

à force de magies.

OceanofPDF.com

— Bonjour Yumaï

tu vois, toute la matinée j'ai fait le vide dans le bureau

il ne reste plus rien

j'ai pensé que tu aimerais ça

non ?

— Il reste encore ce bureau fermé

l'ordi qui m'enregistre et où vous prenez des notes.

— Ça te gêne d'être enregistré ?

— Ça ne me gêne pas, mais on est loin du vide.

— Bon, hier on en était restés à la magie

tu m'as dit que Baptiste était mort à force de magie

il y avait donc de la magie là-bas ?

— Pas une magie

plusieurs magies.

— Je t'écoute.

— Si je vous raconte ça, vous allez m'enfermer avec des cinglés.

— Ne dis pas n'importe quoi, Yumaï

si on enfermait tous les gens qui vivent des événements étranges
surnaturels

il faudrait construire des milliers d'asiles

allez, raconte ce qui est arrivé de magique à Baptiste, et a fini par le
tuer.

— Je ne veux pas vous raconter ça

de toute façon, ça n'a aucun rapport avec ce que vous voulez savoir

je préfère garder ça pour moi.

— Donc tu ne veux pas me dire ce qui a tué Baptiste ?

— Non.

— Écoute Yumaï, tu me fais perdre mon temps.

— C'est ce que je pense depuis le début

tout cela ne sert à rien

je n'ai rien à vous dire pour vous aider.

— Ce n'est pas moi que tu dois aider

tu n'as pas encore compris que ce n'est pas moi que tu dois aider ?

C'est toi que tu dois aider, toi

toi qui vis dans un autre monde

et qui souffres ici, parmi nous, chez toi

tu ne comprends pas ça ?

— Je vous ai déjà donné tous les détails.

— Ce n'est pas vrai
tu me caches des choses.

— Oui

je vous cache des choses

je vous l'ai dit, je veux les garder pour moi

c'est secret.

— Tu parles comme un enfant
pourtant j'ai l'impression que tu n'es plus un enfant

qu'est-ce que tu en penses, toi
tu es encore un enfant ?

— Oui et non
tout dépend de ce que vous appelez un enfant.

— Un enfant vit souvent dans un univers qu'il s'invente
il devient Spiderman ou je ne sais quoi

et il s'invente des secrets.

— Pour ça non, je ne suis plus un enfant
Yumaï n'a jamais été un enfant dans ce sens-là.

— Alors en quoi tu es encore un enfant ?

— Physiquement
par exemple, je ne pouvais pas marcher aussi vite et longtemps que les
autres

ils devaient m'attendre.

— Vous avez souvent marché ensemble ?

— Longtemps, non, une fois seulement
le campement a été survolé par un avion
haut dans le ciel

ils ont pensé qu'ils avaient peut-être été repérés et on est partis ailleurs

ils ont mis sur les motos tout le matériel

il ne restait plus de place que pour le conducteur

on a marché toute la nuit

j'ai vraiment essayé de marcher aussi vite qu'eux

j'avais peur qu'ils me tuent, parce que je les ralentissais.

— C'était avant ou après la séparation ?

— Après

j'étais seul avec eux.

— Revenons à ces choses secrètes

dis-moi seulement pourquoi tu veux les garder secrètes

tu as honte de certaines choses que tu as faites

ou qui te sont arrivées ?

Des choses magiques ?

— Pas du tout, je n'ai honte de rien

je ne suis fier de rien non plus

je n'ai décidé de rien.

— Alors pourquoi tu ne veux pas raconter ?

— Ça se retournerait contre moi.

— Tu veux dire que tu as reçu l'ordre de ne pas raconter ces choses magiques ?

— Non, pas un ordre

plutôt un conseil

si je raconte les magies, elles risquent de disparaître

j'aimerais qu'on ne parle plus de ça.

— Et tu voudrais qu'on parle de quoi ?

— D'autre chose, de n'importe quoi

des étoiles

j'aimerais qu'on parle d'astronomie

des constellations

ici on ne voit pas les étoiles

la nuit je n'arrive pas à dormir

je crois que c'est parce qu'il n'y a pas d'étoiles

la nuit ici le ciel est jaune

ce n'est pas un ciel

je ne respire pas sous ce ciel jaune

j'étouffe

mon cœur se met à battre plus vite

j'aimerais retourner là-bas rien que pour le ciel

la nuit

la magie des étoiles

la seule magie dont je peux vous parler

mais à vous ça ne sert à rien, j'aimerais parler à un astronome

j'ai vu des choses dans le ciel que je ne comprends pas

et après la séparation, j'ai vu des choses aussi que je ne veux pas comprendre.

— Par exemple ?

— Des choses qui étaient des signes

des messages

mes parents m'auraient dit : tu vois bien que Dieu existe, il est là, il te parle

mais ce n'était pas un dieu

c'étaient comme des vibrations de lumière, des signes lumineux qui me disaient des choses

que je resterais vivant

que je n'étais pas seul

que j'étais protégé

ou quelque chose de ce genre

et je préfère ne pas savoir d'où venaient ces signes

je ne veux pas qu'on me dise normal, c'est un trou noir, une étoile qui meurt et qui palpite

je préfère croire encore à ce que j'ai cru

et qui devait être vrai.

OceanofPDF.com

— Cette nuit j’ai mal dormi
tout ce que tu me caches m’empêche de dormir
tu n’as pas confiance en moi
tu penses que je te veux du mal alors que c’est le contraire
et ça me rend triste

je suis là en ami, pour t’aider, pour te soulager
et toi tu me considères comme un ennemi
avec lequel il faut ruser
raconter n’importe quoi
gagner du temps
c’est vraiment triste et je ne sais plus quoi faire

tu ne dis rien
en fait, même quand tu parles, tu ne dis rien

on dirait que tu es avec eux, contre nous
après tout ce qu’ils t’ont fait, à toi, à tes parents, à tes frères

peut-être même que tu sais où ils se trouvent, ce qui leur est arrivé
mais tu ne veux pas le dire.

— Non, si je le savais, je vous le dirais
je ne les ai jamais revus après la séparation
et personne ne m'a dit où ils se trouvaient
ils ne m'ont plus jamais parlé d'eux.

— Tu leur as posé la question ?

— Oui, juste après.

— Ils ont répondu quoi ?

— Ils m'ont seulement dit qu'ils étaient gardés ailleurs
et de ne jamais plus poser cette question
d'oublier ma famille

j'étais Yumaï

je n'avais plus besoin de parents français

je n'arrêtais pas de penser à Louis, surtout

je devais lui manquer, c'était sûr

Louis était toujours accroché à moi, presque plus qu'à ma mère.

— Tu pensais à Louis surtout

moins à tes parents ?

Ils ne te manquaient pas ?

— Je ne sais pas

je ne me souviens pas de ça

je crois qu'à partir d'un certain moment plus rien ne m'a manqué

ni personne

j'étais Yumaï

mais je vous l'ai dit, je ne me souviens pas de tout.

— Non seulement tu ne te souviens pas de tout, mais il y a des choses que tu ne veux pas dire.

— C'est vrai, il y a des choses que je ne veux pas dire mais je peux vous en raconter beaucoup

— Par exemple ?

commence par le plus important
la chose la plus énorme qui t'est arrivée.

— Ils m'ont appris à tuer

c'est ce qu'ils m'ont dit.

— Comment ça, « c'est ce qu'ils m'ont dit » ?

— Ils ne m'ont pas dit Yumaï, on va t'apprendre à tirer avec un fusil
ils m'ont dit Yumaï, on va t'apprendre à tuer
j'ai répondu que je ne voulais tuer personne
ils m'ont dit que si je voulais vivre, il fallait que je sache tuer
que c'était comme ça chez eux
que tous ceux qui étaient là, au campement, s'ils vivaient encore, c'est
parce qu'ils savaient tuer.

— C'était avant ou après la séparation ?

— Je ne sais plus.

— Comment, tu ne sais plus ?

Ta famille était là quand ils t'ont appris ça ?

— Elle n'était pas là, elle ne m'a pas vu tirer avec un fusil
mais avant la séparation, déjà, ils m'emmenaient parfois avec eux
moi seulement
par exemple quand ils allaient au ravitaillement
et parfois on s'arrêtait en chemin, si c'était l'heure de la prière
certains voulaient qu'on s'arrête pour prier, Amir, lui, il s'en foutait
pour lui ce n'était pas si important que pour d'autres

alors je ne sais plus si c'était avant ou après.

— Tu ne te souviens pas d'en avoir parlé à tes parents, à tes frères ?

— Si, maintenant je m'en souviens
je me souviens qu'Amir m'a ordonné de ne pas leur en parler
qu'il me tuerait si je leur en parlais

c'était avant la séparation.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont appris au juste ?

— Tout ce qu'il faut
tenir l'arme, la charger
viser
tirer au coup par coup ou en automatique, le recul...

c'étaient des AK-47, des kalachnikovs.

— Et tu as appris vite ?

— Oui
après deux heures de tir je savais tuer

debout ou couché
ils avaient mis une cible à cent mètres, un vieux jerrican, et je ne l'ai
pas raté
ils rigolaient
Amir m'a serré la main
on a recommencé le lendemain.

— À ton avis, pourquoi ils voulaient que tu saches tirer ?
— Je vous l'ai dit
si je voulais vivre, il le fallait.
— Eux d'accord, ils doivent savoir tuer pour survivre
mais toi ?

Yumaï, tu ne t'es pas rendu compte à ce moment-là qu'ils t'avaient
enrôlé, que tu étais passé de l'autre côté ?
De leur côté ?

— Non, ce n'était pas ça
ce n'était pas du tout ça

pour eux, j'avais l'âge de devenir un guerrier, c'est tout
cela ne voulait pas dire que j'allais me battre de leur côté.
— Alors cela voulait dire quoi ?

— Qu'ils me considéraient comme un garçon qui devient un homme
pas comme un garçon de chez eux
un garçon tout court.

— Et ils avaient suffisamment confiance en toi pour t'apprendre à te servir d'une kalachnikov ?

Ils ne se sont pas dit une seule minute que tu pouvais retourner l'arme contre eux ?

— Sûrement pas.

— Pourquoi « sûrement pas » ?

— Parce que j'avais besoin d'eux

admettons que j'aie réussi à les tuer tous, même si c'est n'importe quoi j'allais faire quoi, tout seul dans le désert ?

Au bout de quelques jours, où trouver à boire et à manger ?

Dans quelle direction aller ?

Ils savaient bien que je m'étais posé ces questions

Clément, oui, il les aurait tous tués, car c'est un gamin qui ne comprend rien

papa aussi

peut-être

parce qu'il croit pouvoir se sortir de toutes les situations

il tient toujours à montrer qu'il est un homme

mais ce n'est pas un homme du désert

ce n'est pas un homme comme eux sont des hommes

juste après, ils ont voulu m'apprendre à tuer avec un couteau

ils m'ont montré, ils ont mimé tous les gestes, ils voulaient que je les refasse

mais là j'ai dit non, que je ne pourrais pas

la lame dans le cœur

les grosses veines du cou

ça non, c'était vraiment impossible

Amir m'a dit ok Yumaï, later, plus tard, plus tard.

— Et finalement tu n'as jamais appris ?

Et finalement, Yumaï, tu n'as jamais appris ?

— Si j'avais appris, je m'en souviendrais.

OceanofPDF.com

— Ce matin, tu m’as parlé du ravitaillement
tu m’as dit qu’ils t’ont emmené parfois au ravitaillement.

— Oui, plusieurs fois.

— Ça se passait comment ?

— Avec des bergers

on partait avec toutes les motos, le matin, et on faisait des kilomètres
dans le désert

je n’ai jamais compris comment ils trouvaient leur chemin dans le
désert

il n’y avait pas de piste, ils n’avaient pas de GPS

peut-être des repères, des pierres spéciales, je ne sais pas

je le leur ai demandé plusieurs fois

ils rigolaient et ne répondaient pas

au bout de quelques heures, on arrivait à un campement de bergers, près
d’un puits

un peu avant, on s’arrêtait, et ils les observaient à la jumelle, pour voir
si tout était normal

les bergers vivaient sous des tentes
comme les nôtres
des familles, avec des chameaux, des chèvres

ils avaient rendez-vous
les bergers les attendaient avec des cartons de provisions, et ils les
payaient
ensuite on buvait du thé ensemble

au campement, on buvait toujours du thé
très fort, très sucré, avec des biscuits
ou des cacahuètes
ils faisaient bouillir le thé sur un réchaud à gaz

le soir, c'était bien, parce qu'il faisait froid
mais après ça m'empêchait de dormir

après le thé, avec les bergers, ils parlaient ensemble au moins une heure
après on repartait avec les provisions dans des sacs à dos et des jerricans
d'eau et d'essence

on mettait les jerricans entre celui qui conduisait la moto et le passager,
qui devait le tenir
on roulait beaucoup moins vite au retour

c'était toujours comme ça, à peu près tous les dix jours.

— Et c'était toujours au même endroit ?

— Non, jamais au même endroit
et des gens différents.

— La chose la plus importante que tu m’as dite, là, maintenant, c’est que les bergers vivaient sous des tentes comme les vôtres.

— Oui, les mêmes
la même grandeur
la même toile grise ou jaune
les mêmes piquets
la même odeur
des vieilles tentes
et les mêmes mouches
des milliers de mouches

c’est vraiment important ?

— Ce qui est important, c’est que tu aies dit : comme les nôtres
c’est la première fois que tu ne te distingues pas d’eux
tu dis « nous »
quand tu dis on a fait ceci, on a fait cela
on a marché des heures
on buvait du thé
normal, ce sont les choses que vous faisiez ensemble
mais quand tu me parles de *nos* tentes, c’est différent, tu aurais pu dire
leurs tentes.

— J’ai dit nos tentes tout simplement parce que j’y dormais.

— Tu ne dormais plus à l’écart ?

— Non, après un certain moment, j’ai dormi avec eux.

— Après la séparation ?

— Oui

peut-être même avant, je ne sais plus
je crois.

— Essaie de te rappeler.

— Peut-être que j'ai commencé à dormir avec eux, alors que les autres restaient sous la toile accrochée à l'acacia
je ne sais plus.

— Tu ne te souviens plus si tu dormais avec eux alors que ta famille dormait ailleurs ?

— Non

où je dormais, avec qui
il s'est passé des choses tellement plus importantes que ça

en fait, je crois qu'au bout d'un certain temps, je dormais où je voulais.

— Ils te laissaient libre.

— Non, au campement jamais ils ne m'ont laissé libre
jamais

même aujourd'hui.

— Même aujourd'hui ?

— Oui

j'ai l'impression que je suis encore prisonnier.

— Je sais

et c'est pour ça que je suis là, Baptiste.

— Je n'aime pas qu'on m'appelle par ce nom.

— C'est ton droit
et cette impression qu'ils te détiennent encore ?

— Oui, j'ai cette impression

mais c'est plus compliqué

ce ne sont pas eux seulement.

— Comment ça ?

— Ce ne sont pas eux seulement qui me retiennent là-bas.

— Mais qui d'autre ?

— On peut arrêter là ?

— Vous avez l'air très énervé
c'est contre moi ?

— Non
tu sais pourquoi je suis très énervé ?

— Parce que je vous cache des choses
je suppose
parce que j'ai des secrets.

— Oui et non
parce qu'on a eu une réunion, ce matin, et qu'on a décidé d'arrêter ces
séances
pour l'instant, elles ne servent à rien, tu ne veux pas revenir parmi nous
on va attendre un peu.

— Et qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— Que voudrais-tu qu'on fasse de toi ?

— Je ne sais pas

que vous m'emmeniez dans une montagne
près d'un lac, avec une tente et de quoi manger
je n'ai pas besoin de grand-chose
ici on trouve facilement à se nourrir, il y a des plantes, des petits
animaux, du bois

et que vous me laissiez là

j'ai tout appris là-bas pour vivre comme ça
très bien, même
compter les jours pour savoir à peu près quand est mon anniversaire
l'âge que j'ai
quand ils m'ont relâché, je ne savais pas la date
pas même le mois
je ne savais pas si j'avais eu quatorze ans ou non
si Noël avait passé ou non
papa, lui, n'a jamais arrêté de compter les jours

mais après la séparation, je me suis aperçu, un matin, que depuis
longtemps j'oubliais de mettre le caillou
j'avais perdu les jours

j'ai tout appris pour survivre
et je ne dérangerai plus personne.

— Tu te vois vivre seul, en ermite, pendant dix ans ?
Tu rêves.

— On n'est jamais seul

vous ne pouvez pas le savoir

jamais seul.

— Mais qu'est-ce que tu en sais ?

Tu n'as jamais été seul, ni ici, ni là-bas
tu étais toujours avec eux.

— Non.

— Comment ça, non ?

— Ils m'ont laissé seul

loin du campement
pendant des jours et des jours

— Ils t'ont laissé seul pendant des jours et des jours ?

Tu dis n'importe quoi.

— C'est vrai

vous me demandez de vous raconter, vous me reprochez de vous cacher
des choses

et quand je vous en dis, des choses, vous ne me croyez pas

faites de moi ce que vous voulez
en France aussi, il y a des prisons pour enfants
je peux survivre partout

et je peux mourir partout

mais c'est vrai !

c'est même la deuxième chose importante qu'ils m'ont apprise
après m'avoir appris à tuer, juste après, ils m'ont appris à vivre seul

Amir m'a dit que tout guerrier doit aussi savoir vivre seul
survivre seul

sans téléphone, dans un désert, une grotte, personne à moins de
cinquante kilomètres

ils m'ont laissé dans le silence du désert
s'il n'y a pas de vent, le silence est absolu et la solitude augmente

absolument seul sur terre
apparemment seul

eh bien j'ai aimé ça
la solitude et le silence
dans la nature
je ne sais pas pourquoi, cela me faisait crier de joie

comme la joie d'une vraie liberté
d'être débarrassé de tout ce qui encombre
je me débarrassais de tout
de mes pensées

de mes vêtements, même

ils m'ont quand même donné ces moments de liberté
et vraiment je serais prêt à recommencer.

— Ils t'ont laissé souvent comme ça
tout seul ?

— Deux fois
mais je n'ai pas compté les jours
la première fois trois jours

— Et bien sûr ils te laissaient de quoi boire et manger ?

— Oui, de l'eau, de la farine et du sel
pour boire et faire du pain
et un coran que je n'ai jamais ouvert
et un couteau

c'est tout

ils m'ont appris à faire du pain.

— Tu n'avais que de l'eau et du pain durant plusieurs jours ?

— Oui

la première fois, au bout des trois jours, j'étais prêt à manger n'importe
quoi d'autre que du pain

même les feuilles dures et pointues des acacias
les insectes bizarres
mais je ne l'ai jamais fait

— Tu le cuisais comment, le pain ?

— Au soleil

en une heure il était cuit, c'était une galette, un pain tout plat.

— Et tu avais assez d'eau ?

— Un jerrican de vingt litres

et ils m'ont appris à économiser l'eau en mangeant du sel

le sel augmente l'impression de soif mais empêche la déshydratation, ils
m'ont expliqué ça

et il désinfecte les blessures
ce n'était pas n'importe quel sel
ils m'ont raconté qu'il venait du désert, d'un lac salé au milieu du désert
qui était le reste d'une mer évaporée
des petits cailloux de sel
je les suçais comme des bonbons
ou je les écrasais avec une pierre.

— Tu as dit : une grotte
c'est dans une grotte qu'on te laissait ?
— Une grotte dans une montagne
il fallait faire un peu d'escalade pour y arriver.
— Elle ressemblait à quoi, cette grotte ?
— Une grotte.

— Petite, grande, à quelle hauteur ?
Tu sais si elle avait un nom ?

— Non, je ne sais pas
elle était grande, elle était haute, oui, ma voix résonnait
il y avait des échos.

— Tu peux me la décrire un peu plus précisément ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il n'y a rien à dire

si, je vais vous dire quelque chose
il fallait au moins deux heures de moto pour y arriver

je ne sais pas très bien, je n'avais pas de montre
la première fois, on est arrivés avant le coucher du soleil
on avait pris deux motos
je les ai suivis dans l'escalade
il y avait Amir, Usman et je ne sais plus qui
Darling, je crois
en montant, j'ai découvert tout le paysage, c'était beau
mais très inquiétant, la première fois

une mer de sable rose
et des petites montagnes violettes posées dessus comme des pyramides

après j'ai vu plein d'autres choses
cela changeait du matin au soir

ce que je voulais vous dire, c'est qu'Amir, avant de repartir, a vu que
j'avais peur, dans la grotte
que je ne voulais pas rester

je l'ai supplié de ne pas me laisser

il m'a seulement dit : n'aie pas peur, tu ne seras jamais seul

et c'était vrai

— Comment ça ?

Ils t'ont laissé seul ou pas ?

— Seul

mais il avait raison, on n'est jamais seul.

— Tu peux être plus clair ?

— Non

je n'ai pas envie de tout raconter

j'aimerais retrouver la magie des montagnes

qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

OceanofPDF.com

Dans sa mémoire se mêlent des moments clairs, nets et resplendissants au soleil, où chaque détail s'inscrit tel un trait dans la pierre, indélébile, et des moments flous comme dans une brume de chaleur, et des moments plus noirs que la nuit, longs moments bizarrement perdus dont il n'aurait pas conscience s'ils n'avaient pas de frontières, des avant, des après. Comme celui de la séparation.

Avant la séparation, il se souvient précisément de la perpétuelle agitation d'Amir, son activité constante, ses cent pas d'une tente à l'autre, et aussi qu'il ne cessait de passer de la cruauté à quelque chose qui ressemblait à de la tendresse. Le soir même du jour où il lui a attaché la main gauche à la roue d'une moto et l'a laissé des heures au soleil sans boire, a menacé de mort sa mère qui l'implorait, après qu'Idris l'a délivré puis mené devant lui sous sa tente, c'est lui, le même Amir, qui lui a tendu de l'eau, l'a fait s'étendre sur une natte, a placé un coussin sous sa tête, s'est penché vers lui et a chuchoté tout en lui caressant les cheveux comme une mère qu'il ne fallait plus le refaire, Yumaï, il ne fallait plus tenter de s'évader, pour son bien, s'il ne voulait pas mourir, et que cela lui faisait de la peine qu'il songe à le quitter. Juste après, Yumaï l'a vu se déplacer vers une forme allongée à l'autre extrémité de la tente et s'asseoir à ses côtés. C'était Tajoud, dont Amir avait fouetté le dos jusqu'au sang avec une ceinture quelques heures plus tôt. Il était allongé sur le ventre, silencieux, le visage tourné vers la toile de la tente comme s'il voulait oublier les autres qui s'étaient réjouis à

la vue de son humiliation. Et Yumaï a vu Amir huiler avec douceur de ses propres mains le dos blessé du garçon.

Toujours fébrile, Amir passait ainsi, souvent, de la colère à la clémence puis, subitement, de cette apparente bonté à la haine. Yumaï s'est demandé si cette oscillation ne venait pas des comprimés qu'il prenait régulièrement, toutes les deux heures, comprimés qu'il distribuait à ses hommes avant chaque déplacement, ou au gré de son humeur, et qu'Idris appelait les comprimés de courage et parfois les comprimés de bonheur. Yumaï se souvient maintenant qu'on lui en a souvent donné, par exemple quand ils partaient ensemble au ravitaillement, ou avant la longue marche nocturne après le survol de l'avion et sans doute bien d'autres fois.

Un comprimé de courage, aussi, quand ils l'ont laissé seul pour la première fois au royaume des hommes d'avant. Il se souvient que c'était juste après sa tentative d'évasion, ses parents et les petits étaient encore là, Guillaume a tenté de s'opposer à son départ et Amir lui a ordonné de se taire et de se calmer, son fils allait bientôt revenir. Sur la moto qui l'éloignait du campement, il s'est dit qu'Amir, après la séance des caresses, revenait au mode de la punition mais il ne s'est pas inquiété de ce qu'il lui réservait. Il se sentait fort, il n'avait peur de rien. Cependant, après une longue course entre des dunes et des montagnes de rochers noirs, puis le long d'un lit de fleuve asséché, sans doute le même que celui qu'on distinguait au campement, alors que le soleil déclinait, il a commencé à redouter ce qui l'attendait. Il l'a découvert avec effroi, après une escalade entre des rochers et des étendues de sable, une fois dans la grotte à flanc de montagne, alors qu'Usman et Darling redescendaient déjà sans lui vers les motos. Mais il allait bientôt comprendre qu'il s'agissait en fait d'un privilège, d'une sorte de cadeau. Ce n'était pas seulement ce qu'Amir lui a expliqué, longuement, alors qu'ils s'étaient assis au seuil de la grotte, après que Yumaï l'avait supplié de ne pas l'abandonner là : pour devenir un vrai guerrier il devait savoir apprivoiser la solitude, survivre seul dans le désert

avec un minimum de provisions et sans moyens de secours, et surtout — mais à ce moment il n'en a pas cru un mot — déceler l'invisible présence tutélaire des anges et de la divinité pour s'abreuver de leur puissance. Un guerrier n'est jamais seul, a dit Amir, avant d'ajouter : tu verras, même un enfant comme toi, abandonné dans un désert, n'est jamais seul, personne n'est jamais seul. Non, ce n'était pas seulement cette épreuve, cette initiation. C'était aussi, pour le même délit, après la punition, une récompense. Amir avait admis qu'il avait besoin d'être délivré, au moins de temps à autre, de cette constante menace de mort. Il allait donc le laisser à des dizaines de kilomètres du campement, loin des combattants, des fusils et des couteaux, mais dans un royaume habité de mystères d'où Yumaï n'aurait ni intérêt ni envie de s'enfuir.

Il avait l'estomac noué quand il a vu Amir redescendre, les motos démarrer puis disparaître derrière la montagne. Amir lui avait dit qu'il reviendrait le chercher dans trois jours. Il aurait aimé reprendre un comprimé de courage, mais Amir ne lui en avait pas laissé. Longtemps, il a entendu le bruit des moteurs, comme le dernier chant des hommes qui le reliait au monde connu mais s'estompait, inéluctablement, laissant place au grand silence inquiétant d'une terre nouvelle où tombait déjà la nuit. Dans ce silence, il n'a pas osé s'avancer dans la grotte, pénétrer cette ombre qu'il devinait profonde, ni même se retourner pour explorer la vaste plateforme dans les dernières lueurs du jour. Il est demeuré plus d'une heure assis au bord du vide, face au paysage de montagnes éparpillées sur le sable qui s'effaçait peu à peu dans le noir. La solitude, le silence et l'obscurité lui pesaient chaque seconde davantage et formaient comme l'image de la mort qui s'approche de sa proie. Il a pensé qu'à coup sûr ici ses parents se seraient mis à prier, et sans doute d'ailleurs se mettaient-ils à le faire, fous d'inquiétude, à cet instant, alors qu'Amir et ses hommes revenaient au campement sans lui.

Le froid s'est levé en même temps que la lune. Yumaï n'avait ni couverture ni vêtement chaud, il portait toujours le short et le tee-shirt du jour de l'enlèvement, pas lavés depuis. Le froid devait faire partie de l'épreuve, tout comme la chaleur infernale de midi. Il a reculé vers le fond de la plateforme, s'est recroquevillé contre la paroi rocheuse encore chaude après ces heures au soleil. Devant lui, la lune illuminait désormais le désert et ses montagnes d'où pouvaient très bien surgir des créatures étranges, des monstres verts, des araignées géantes, car tout semblait possible dans ce grand théâtre martien.

Il n'avait pas sommeil, il n'avait pas faim, il n'avait pas soif. Il a même oublié le froid dans une série de pensées sombres. Si Amir l'avait éloigné du campement, ce n'était pas pour cette fable d'une initiation à la solitude et à l'invisible compagnie des anges, mais pour qu'il n'assiste pas à l'exécution de ses parents et de ses frères. Une vague d'angoisse l'a submergé à cette idée et il a dû se lever, arpenter la plateforme, pour tenter de se calmer, d'en peser le pour et le contre. La raison l'a finalement emporté. Amir n'avait aucun intérêt à se débarrasser si tôt de ses otages, alors que les négociations pour leur libération ne faisaient sans doute que commencer. Mais si l'initiation n'était qu'une fable, pourquoi donc l'avoir éloigné ? En quoi sa présence au campement pouvait-elle le gêner ? Si l'assassin sanguinaire n'avait pas décidé d'exécuter tous ses otages, pourquoi pas un seul, puisqu'il en détenait cinq, pour montrer sa détermination, présenter au monde une sorte d'échéancier, un otage par semaine en commençant par le père ? Ou le plus jeune des enfants ? Ou la femme ? Quel spectacle d'otage décapité pourrait le mieux tétaniser la terre entière ?

Yumaï a finalement balayé ces idées noires. Non, il n'y avait aucun avantage à ce qu'il découvre trois jours plus tard, plutôt que trois heures ou trois minutes, qu'Amir avait tué sa mère, ou Louis, sa haine contre le bourreau serait précisément la même alors que le chef de bande, c'était une

mystérieuse évidence, voulait être craint mais aussi aimé. D'autres pensées lugubres se sont bousculées. Amir était si imprévisible, fantasque, qu'on pouvait s'attendre au pire. Et le pire, tout bien pesé face au spectacle vertigineux de ce néant lunaire annonçant très clairement une mort lente sur une autre planète, était qu'il ne vienne jamais le chercher.

Ainsi ont passé les premières heures, Yumaï s'en souvient parfaitement. Le froid a fini par devenir insupportable et il s'est demandé comment et où il allait dormir. Il s'est mis à explorer la plateforme et a trouvé ce qu'il cherchait, une couche de sable pour s'allonger. Elle se trouvait à quelques mètres au-delà du seuil de la grotte, gardant par bonheur un peu de la chaleur du jour, dans une zone encore éclairée par la lune.

Il venait de s'allonger quand il a entendu derrière lui un bruit. Un craquement, comme un bruit de pas sur des cailloux. Il s'est retourné mais n'a rien vu ni plus rien entendu dans l'ombre. Tourmenté entre cette nouvelle crainte d'une présence dans la grotte et l'inquiétude sur son sort, il n'a pas pu s'endormir avant l'aube.

Au réveil, il a ouvert les yeux sur un espace minéral d'une quiétude inespérée. La lumière du jour entrait dans la grotte parcimonieusement à la manière d'un clair-obscur d'église. Vaste, elle en avait aussi le volume et il en devinait le fond plongé dans l'ombre. Le haut des parois, après cinq ou six mètres, demeurait invisible. Outre le silence, il y régnait une température amicale, qui réchauffait dans la nuit glaciale mais aussi, certainement, rafraîchissait dans le jour brûlant.

Pour se persuader qu'il n'y avait vraiment personne, il en a fait le tour, sans trouver la moindre trace d'être vivant. Le bruit qu'il avait entendu la veille demeurait donc inexplicable, à moins qu'il ne l'ait rêvé. Vue du fond de la grotte, son entrée lumineuse semblait bien lointaine mais elle suffisait encore à voir où il posait les pieds.

Il se souvient qu'il a remarqué sur les parois, ce premier matin, par endroits, des formes brunes et rouges, des traits noirs, et s'est dit qu'ils devaient venir de la roche elle-même, une pierre aux veines et reflets multicolores, peut-être précieuse, comme on en voit dans les livres sur les minéraux. Cette pierre décorative, cette lumière tamisée, cette climatisation naturelle dispensaient une sensation heureuse, un bien-être d'un luxe inouï s'il le comparait à l'inférieur inconfort du campement. Après l'horreur du bain, il ne manquait que ses frères et un frigo rempli pour faire de cette grotte un palais.

Rassuré, il est sorti sur la plateforme, alors ensoleillée. Il a découvert le paysage en plein jour qui s'étendait presque à l'infini depuis le pied de sa montagne, à peu près cent mètres plus bas. Cela commençait par une vaste étendue de sable, d'un jaune un peu rose, où affleuraient ici et là des traînées blanches comme de la craie. Sur la droite de cette mer, à cinq cents mètres de lui, s'élevait une colline de rochers noirs et violets, en forme de pyramide. Il s'est dit qu'il l'escaladerait bientôt pour découvrir de haut la forme de la montagne qu'il habitait. Sur la gauche de cette mer, mais beaucoup plus loin, deux kilomètres au moins, une autre montagne noire au sommet plat paraissait plus élevée. C'est à ses pieds que finissait le sable rose avec ses traînées blanches. S'élançait alors vers l'horizon le lit du fleuve asséché, dont on devinait bien les courbes marquées par des lignes de sable entre des cailloux noirs. Sa rive droite était par endroits bordée de maigres buissons vert pâle, puis d'autres pyramides noires qui se dégageaient nettement sur le ciel bleu. Au-delà, Yumaï ne pouvait plus distinguer les détails. Le fleuve fantôme devait s'étendre sur des dizaines de kilomètres, puis longer la haute barre montagneuse, noire elle aussi, qui fermait l'horizon comme une porte géante dans un lointain à peine brumeux.

Comment la terre pouvait-elle recéler des décors aussi majestueux et inviolés depuis des millénaires, sans que personne ne le sache ? Au soleil, ce paysage n'avait plus rien d'inquiétant et semblait même vouloir l'accueillir, lui, comme une aubaine, un visiteur inespéré disposé à reconnaître sa grandeur et sa beauté. Surtout qu'à cette heure matinale, un vent léger l'emplissait d'un souffle tiède et plutôt caressant.

Il avait soif. Les hommes d'Amir avaient déposé sur la plateforme, contre la paroi, un jerrican d'eau et un gobelet en plastique, et sur une grosse pierre plate, un sachet d'un kilo de farine et quelques poignées de sel en petits blocs. Il a bu deux gobelets d'eau, et aussitôt après il a eu faim. La veille, au campement, Tajoud lui avait appris à faire le pain. Il s'est assis en

tailleur devant la pierre, y a jeté un peu de farine, broyé un petit bloc de sel avec un caillou, versé un fond de gobelet d'eau et s'est mis à malaxer la pâte.

C'est alors qu'il a vu, juste au-dessus de lui, une main dessinée sur la roche. Paume ouverte face à lui, doigts écartés, elle semblait un extraordinaire signe de bienvenue. Il s'est relevé et s'est aperçu qu'il y en avait beaucoup d'autres, des dizaines, de tailles différentes, des mains d'enfant, des gauches, des droites, tracées dans tous les sens tout au long de la paroi et à toutes les hauteurs. En les observant de près, il a remarqué que les dessins étaient exactement de la couleur de la roche, un jaune-vert, et qu'ils apparaissaient seulement grâce à leur contour, ocre. Les hommes qui avaient laissé ces signes avaient donc posé leur main sur la pierre, puis appliqué de la couleur tout autour. De quand dataient ces mains qui lui disaient bonjour ? Qui était venu là, quand, pourquoi ? Comment des hommes avaient-ils pu faire cela jusqu'au surplomb qui couvrait la plateforme, à au moins cinq mètres de hauteur ? Amir savait-il qu'elles se trouvaient là, avait-il choisi de l'abandonner à cet endroit pour elles ?

Il s'est reculé un peu de la roche pour les compter mais a fini par renoncer car il y en avait plusieurs centaines. Elles apparaissaient nettement au soleil. Soudain il en a remarqué une qui semblait inscrite dans un autre dessin. Il s'est approché à nouveau et a discerné nettement l'image, gravée en creux dans la pierre, un taureau, avec des cornes, quatre pattes, le sexe et la queue. Yumaï s'est dit alors que ce décor datait certainement de la Préhistoire, du temps où des hommes et des animaux avaient vécu ici, peut-être cinq mille, dix mille ou cinquante mille ans avant. La main avait été appliquée juste au centre du corps du taureau.

Il a cherché longtemps, puis a fini par trouver une main droite à sa hauteur et de la taille de la sienne. Doucement, s'appliquant pour les faire coïncider parfaitement, il les a superposées. Il a senti la chaleur et le grain de la pierre sous sa paume. Tout avait changé depuis des millénaires, il n'y

avait plus d'hommes ni d'animaux, l'eau s'était évaporée, la végétation s'était consumée, mais il restait cette pierre absolument intacte avec sa chaleur et son grain. Ce qu'il ressentait au contact de sa main était exactement ce qu'avait ressenti un homme de sa taille, et peut-être même un garçon de son âge, des milliers d'années plus tôt, au contact de la sienne. Il a fermé les yeux pour tenter de s'approcher encore davantage de ces hommes d'avant le désert. Depuis qu'il y repense, il se demande comment il a pu les voir, dès cet instant. Ils étaient agiles et noirs, ils vivaient nus, chassaient à l'aide d'arcs et de lances et pêchaient au filet. Ils avaient des instruments de musique, des os sculptés dans les cheveux, des bracelets de perles au-dessus du coude. Ils voulaient que leur grotte soit la plus belle, le soir ils faisaient du feu pour la voir illuminée, ils priaient des dieux de l'eau, de la fertilité, de l'abondance. L'étendue sableuse au pied de leur montagne était alors un lac poissonneux où poussaient des roseaux. Ils s'en faisaient des barques pour aller pêcher. Les enfants plongeaient dans l'eau. Des buffles et des girafes venaient s'y abreuver, il fallait se méfier des serpents et des crocodiles, il fallait se méfier des scorpions et des araignées venimeuses, mais jamais, jamais, d'hommes qui auraient surgi de nulle part pour les saisir et les égorger tous, hommes, femmes et enfants. La pierre sous sa main le liait à l'univers des hommes d'avant les monstres.

Il se souvient qu'il est resté longtemps ainsi, sa main puis finalement tout son corps contre la pierre et les yeux fermés. La roche avait aussi une odeur d'encens ou de fumée comme si elle gardait des atomes d'une vie qui avait duré bien plus longtemps que la mort. C'était un voyage qui l'emportait tout entier vers l'infini lointain du temps, vers un monde qu'il était certain de découvrir plutôt que d'imaginer puisque la pierre, ou bien les âmes des hommes d'avant qu'elle retenait dans son corps impérissable, rugueux et parfumé, le lui racontaient.

Après cela, il s'est laissé glisser sur le sol et s'est retrouvé à genoux, face au ciel et au souvenir de tout ce qui avait disparu de la terre et se

devinait par des traces, des restes abandonnés. Cette plage de sable avait été un lac, c'était l'évidence, et plus loin ces lignes ondulées entre des montagnes avaient été une vallée verdoyante avec son fleuve d'eau forcément pure et fraîche. Une eau d'avant. Il voyait devant lui ce que toute la terre pouvait très bien devenir, dans quelques milliers d'années. Il avait sous les yeux le cimetière d'un monde. Il se souvient très bien qu'alors il a crié, un long cri strident, sauvage, sans aucune autre raison qu'un effarement face au chant de mort de ce paysage grandiose et désespéré.

OceanofPDF.com

Souvent, il a aussi crié de joie. Quand il a trouvé les premières girafes, son cri a résonné dans la grotte durant plusieurs minutes, comme certaines notes aiguës lâchées par un petit chanteur dans la nef d'une cathédrale. Après avoir mangé son pain, à l'intérieur de la grotte, il avait été intrigué par une grande tache brune sur la pierre, s'était approché et avait très nettement distingué le dessin parfait d'une girafe, puis d'une deuxième, plus petite, calée entre les pattes écartées de la grande. Devant elles, du même brun ocre, un homme bandait son arc, la flèche dirigée vers le girafon. C'est alors qu'il a crié, de joie, devant cette scène de chasse qu'il lui semblait avoir déjà vue quelques instants plus tôt, sa main dans la main sur la pierre. Fou de joie, c'est ainsi qu'il décrirait aujourd'hui son état d'alors, en découvrant cela, une euphorie de dément, à l'intensité inexplicable, qui l'a conduit à crier à tue-tête puis à retirer rapidement ses vêtements, à se coller contre le chasseur nu, puis à se rouler sur le sable comme un jeune chien qui s'ébroue.

Maintenant il sait que cette ivresse résultait d'une magie. Toutes ces taches de couleur ne venaient donc pas de la pierre elle-même, et ce n'étaient pas des taches, mais des dessins d'une précision, d'une justesse et d'une grâce très mystérieuses. Il y en avait des milliers dans la grotte, qu'il allait découvrir un à un, et d'autres encore certainement qui se cachaient dans l'ombre inviolable de la voûte, car peut-être les hommes d'avant savaient-ils aussi voler.

Le même jour, avant que la lumière ne décline, il a trouvé des dizaines d'autres mains, d'autres girafes, mais aussi des autruches, des chiens, des gazelles, des vaches, des bœufs à cornes, des chèvres, quelque chose comme des mouflons avec des cornes droites ou recourbées et même un dromadaire et un éléphant à demi effacé. Un peu partout, il y avait aussi des hommes, la plupart nus, certains portant seulement sur leur peau brune une ceinture blanche où des flèches étaient glissées, ou un bracelet au-dessus du coude, trois coiffés d'une plume, d'autres couverts de bizarres vêtements bouffants. Les hommes se mêlaient aux animaux, les chassaient parfois, les tenaient en laisse. Certains, en groupe, dansaient, il y avait une zone qui ressemblait à une drôle de piste de danse avec des hommes et des femmes — on reconnaissait les femmes à leur pagne à franges — jambes ou bras en l'air, jambes ou bras écartés, certains même la tête à l'envers. Ailleurs, ces hommes à plat ventre dans le vide, bras tendus devant eux et jambes fléchies vers le haut, étaient indéniablement des nageurs. Il en a compté quarante, puis s'est arrêté tant ils étaient nombreux. Dans cette zone, un dessin confirmait qu'il ne s'était pas trompé : une rangée d'hommes se tenait le long d'une rive représentée d'un simple trait, et l'on voyait leur reflet sous le trait, c'est-à-dire dans l'eau. Danseurs et nageurs, il aurait aimé que ses frères voient ça.

Parfois, les dessins se superposaient, les hommes et les animaux n'étaient pas du même style, et Yumaï a pensé que tout ce décor n'avait pas été peint à la même époque, que des milliers d'années, peut-être, séparaient une main de la vache qui la recouvrait à moitié.

Il n'est pas ressorti sur la plateforme avant le coucher du soleil, derrière la montagne. Le sable rose devenait rouge, la pyramide violette renvoyait des éclats de lumière comme des signes que quelqu'un lui aurait faits, tandis qu'au loin Vénus s'élevait déjà au-dessus de la porte géante.

La nuit tombée, il est retourné dans la grotte, le froid revenu lui a rappelé qu'il était nu et il s'est rhabillé, s'est allongé sur le lit de sable

encore tiède. Comme le jour phosphorescent de la lune entrait dans la grotte, il pouvait discerner encore quelques grands dessins sur la pierre, un homme démesurément allongé, un bras levé vers le ciel, l'autre replié contre son corps, sa main contre sa bouche comme s'il intimait le silence ou le secret. Yumaï s'est demandé ce que cet homme délié comme un roseau voulait dire, et que faire pour le comprendre, se coller contre lui, s'agenouiller à ses pieds, l'implorer comme un dieu.

La nuit, sans vent, le silence devenait le souverain de ce royaume vibrant dans la pénombre. Et ce silence absolu n'était rien d'autre que la voix des fantômes, le soupir de toutes les âmes des hommes qui s'étaient succédé dans ce lieu durant des millénaires et dont Yumaï sentait la présence. Il se souvient qu'il a ressenti comme une évidence que ces hommes d'avant étaient encore là, impalpables, invisibles, mais bien là, et s'est dit que les dessins qu'ils avaient tracés n'avaient d'autre raison que de les empêcher de mourir. Aujourd'hui, il n'est plus sûr de rien. Là-bas, déjà, il n'était plus sûr de rien quand il était loin de la grotte. Dès qu'il la quittait, il se demandait s'il n'avait pas rêvé, ou s'il devenait cinglé à force de peur, de faim, de solitude. Mais dès qu'il revenait au cœur du palais fabuleux, le silence des hommes d'avant disait indubitablement, par magie, leur présence.

Le troisième jour, qui devait être le dernier, il a décidé d'escalader la pyramide qui clignotait le soir au soleil couchant. Il fallait traverser le lac de sable. Juste avant d'y pénétrer, on distinguait bien sa rive, deux mètres avant le pied de la montagne, formée par un petit surplomb rocheux qui courait tout au long. Ensuite, il fallait marcher dans le sable, parfois profond et mou, parfois couvrant à peine des plats de calcaire où il était plus facile de progresser. Le soleil était au zénith et brûlant, il a regretté d'avoir choisi l'heure la plus chaude. Craignant une insolation — une des obsessions préférées de sa mère mais il lui arrivait d'avoir raison —, il a retiré son tee-shirt pour l'enrouler autour de sa tête un peu comme le chèche des bandits.

La pyramide n'était qu'un amas de petits rochers noirs, une goutte de lave qui se serait instantanément cristallisée avec plein de grumeaux. Il l'a gravie sans mal, en une demi-heure peut-être, et au sommet il a pensé qu'elle devait être autrefois une île où les hommes d'avant accostaient pour y cacher des trésors.

Du sommet, il distinguait beaucoup mieux d'un côté le cours du fleuve fantôme vers l'est, avec son ondulation grise se frayant un chemin entre des dizaines de montagnes. Il l'a imaginé comme un fleuve d'Afrique longé par une savane, des marécages, des grands arbres plantés comme des parasols géants. De l'autre côté, il avait sous les yeux sa montagne sacrée. Elle ressemblait à une falaise à demi affaissée, son sommet plat mais en pente, son flanc lacéré en biais de stries or et blanc avec, à mi-hauteur, l'entrée de la grotte bien visible au faîte d'un éboulement de rochers et de sable qui la rendait accessible. Il fallait imaginer un chemin, un sentier serpentant dans cet éboulement de la rive jusqu'à la grotte, et ce n'était pas difficile parce qu'il en distinguait quelques traces, deux lignes plus claires et superposées que gravissaient deux chasseurs à bracelets d'or, arc à la main, faisceau de flèches attaché à la ceinture.

Il se souvient de ces secondes de rêve alors qu'il voyait Amir et Darling monter dans la grotte où ils n'allaient pas le trouver. Le vent soufflait vers l'ouest et il n'avait pas entendu les motos. Il les a laissés poursuivre leur escalade. Un instant, il a pensé qu'il pourrait bien se dissimuler derrière un rocher noir, les autres ne le trouveraient jamais, repartiraient sans lui et ce serait fini, le cauchemar de la mort possible, du couteau dans la gorge. Il s'abandonnerait plus sereinement à une mort certaine, épuisé par la soif dans l'ombre apaisante du palais des merveilles.

Il les a vus entrer dans la grotte, puis en ressortir presque aussitôt en criant son nom. Ils le criaient encore, tournant autour de la montagne, quand il est redescendu vers le lac. Plus tard, ils l'ont aperçu marchant vers eux

sur le sable et se sont tus. Ils l'attendaient sur la plateforme. Ils avaient apporté pour lui des sodas et des biscuits.

Yumaï n'en est pas tout à fait sûr, mais pense que oui, c'est cette fois-là qu'Amir et lui sont entrés dans la grotte et que le chef des tueurs lui a demandé combien d'animaux différents il avait trouvés. Yumaï a tenté de s'en souvenir et a répondu dix. Il y en a plus de trente, a répliqué Amir, et certains n'ont jamais existé sur terre. Il l'a entraîné vers le fond de la grotte et lui a montré une forme sur la paroi qu'il n'avait pas remarquée : une bête étrange, au pelage strié, mais surtout sans tête, avec trois pattes seulement et une longue queue qui finissait par se dédoubler comme une fourche à deux dents. Ils en ont fait ailleurs, plus haut, mais il faut une lampe pour les voir, a ajouté Amir. Ces choses sont la preuve que les hommes de ce temps adoraient les djinns comme des dieux, qu'ils étaient des égarés. Je t'ai laissé dans cette grotte païenne aussi pour que tu comprennes cela. Que tu voies à quoi ressemble un temple d'égarés, avec toutes ces images sacrilèges qu'ils ont dessinées. Peu importent les milliers d'années qui nous séparent d'eux, les impies et les débauchés d'aujourd'hui sont semblables. Dans quelques jours nous reviendrons ici, avec toi, on va jeter des pierres sur toutes ces icônes illicites, puis on va les cribler de balles, et pour finir on fera tout exploser.

— Nous ne savons pas encore
nous avons seulement décidé que tu ne pouvais plus rester seul, sans
surveillance

avec seulement ta grand-mère qui n'a aucune autorité sur toi
et qui surtout ne t'aide pas à te réadapter

ce pourrait être un placement dans une famille d'accueil
ou dans un foyer pour enfants
ou dans une institution médicalisée
il faut que du temps passe, que tu sois suivi et accompagné
c'est pour ton bien, Yumai

ça te fait sourire...

— Personne, jamais, ne pourra m'enfermer

là vous parlez à Baptiste
Baptiste était un enfant sage et obéissant.

— Il ne s'agit pas de t'enfermer, on ne va pas te mettre en prison.

— Il n'y a pas que dans les prisons qu'on enferme
il y a tout ce qu'on invente pour les enfants malheureux
ou les juste un peu cinglés

ailleurs

ils seront bientôt plus nombreux que les autres

il n'y a déjà pas assez de place pour eux, et vous voulez m'y mettre

— Nous allons essayer de te trouver quelque chose où tu te sentiras bien
j'ai déjà compris que tu voulais de la nature, de l'espace
que tu avais besoin de solitude
ce n'est pas simple, nous allons chercher

il faut que tu nous comprennes, Yumaï
nous sommes prêts à faire le maximum pour toi, à faire en sorte que tes
conditions de vie soient les meilleures possibles
étant donné les circonstances
que tu te reconstruises au plus vite, mais
— Je me suis déjà reconstruit
ils m'ont tout pris, ils m'ont fait souffrir, ils m'ont battu
ils ont voulu me tuer
ils m'ont privé de tout
pas seulement de nourriture et d'eau
pas seulement de mes parents
et de mes frères

je me souviens du dernier regard de Louis

et ils m'ont fait devenir ce que je suis
ce sont eux qui m'ont reconstruit.

— Parle-moi du dernier regard de Louis.

— Je l'avais oublié
ce regard
je m'en suis souvenu là, en vous parlant

je crois bien que Louis préférait Baptiste à sa mère
il était toujours collé à lui

je crois que c'était un regard qui cherchait Baptiste, alors que Baptiste
était déjà mort
il me regardait

un regard

un regard terrorisé
terrorisé parce qu'il ne le trouvait pas

des yeux fixés par l'épouvante, comme dans les films

— Mais pourquoi parles-tu de *dernier* regard ?

— Parce que je n'ai jamais revu Louis depuis
en tout cas je ne m'en souviens plus

— C'était donc au moment de la séparation ?

— Juste avant la séparation
oui, sûrement, puisque je ne l'ai jamais revu.

— Mais si c'était avant la séparation, pourquoi était-il terrorisé ?

— Je vous l’ai dit, parce qu’il ne reconnaissait pas son frère.

— Ça lui est venu comme ça, d’un coup ?

Il s’est aperçu soudain qu’un autre se trouvait dans le corps de son frère ?

Peut-être était-il terrorisé par la séparation elle-même ?

Yumaï, tu ne m’as pas parlé des circonstances de cette séparation tu n’en as jamais parlé à personne, depuis ta libération.

— Parce que ces circonstances

comment ça s’est passé

ça fait partie des choses dont je ne me souviens pas.

— Et pourtant c’est une chose importante

peut-être la plus importante qui te soit arrivée.

— Non, tout ce dont je me souviens, c’est avant, le regard de Louis

et après, le moment où je me suis rendu compte qu’ils n’étaient plus là

je suis allé demander à Amir où ils étaient, il m’a répondu qu’ils avaient été envoyés ailleurs

et il m’a ordonné de ne plus jamais poser cette question.

— Tu m’as bien dit que le dernier regard de Louis t’est revenu ici, là, tout de suite

et qu’avant tu ne t’en souvenais pas ?

— Oui, je ne m’en souvenais pas, c’est en vous parlant.

— Jusqu’à aujourd’hui, quel était ton dernier souvenir d’avant la séparation ?

— C’était justement l’inverse d’une séparation, les retrouvailles après mon premier séjour dans la grotte

ils étaient vraiment soulagés

pendant trois jours ils s’étaient demandé si j’étais mort, s’ils m’avaient exécuté

ma mère m’a embrassé cinquante fois, Tajoud et Usman étaient là et rigolaient

mes parents voulaient tout savoir, ce qui m’était arrivé

si j’avais une idée de la raison pour laquelle on m’avait laissé comme ça tout seul pendant trois jours

moi je savais pourquoi, mais je ne leur ai pas dit

comme je ne leur ai jamais dit qu’ils m’avaient appris à tuer et que j’étais Yumaï

— Et entre ce moment de bonheur et le dernier regard de Louis, rien ?

— Rien

peut-être rien.

— Et si on continuait un peu à se voir, Yumaï ?

— Ici ?

— Oui, on pourrait avoir encore quelques entretiens, si tu es d’accord

on verra plus tard pour ton placement.

— C’est vous qui décidez.

— Alors on se voit demain, même heure

mais je vais te demander quelque chose d’un peu difficile : d’ici là, pense au dernier regard de Louis

des circonstances de ce regard
comment tu l'as découvert
et comment il s'est éteint.

OceanofPDF.com

— Qu'est-ce que tu as fait hier soir ?

— Rien de spécial

comme d'habitude, j'ai dîné avec ma grand-mère
après j'ai regardé deux épisodes de *Game of Thrones*
je suis en train de rattraper mon retard.

— Tu regardais *Game of Thrones* avant l'enlèvement ?

— Oui

j'avais vu les quatre premières saisons.

— Et tu le regardes aujourd'hui de la même manière ?

— Non

il y a des choses que je ne remarquais pas avant
certains décors

les paysages de rêve qu'ils voient toujours de leurs fenêtres, de leurs
terrasses

on dirait que leurs palais sont toujours au sommet d'une montagne
j'adore ça.

— Il y a d'autres choses que tu vois différemment ?

— Les scènes de cul

avant elles m'emmerdaient, maintenant plus du tout

et puis comment les morts violentes deviennent banales
personne ne meurt de vieillesse dans son lit
il y a tout le temps de la violence
même quand ils se promènent dans des jardins pleins de fleurs et de
petits oiseaux
même les scènes d'amour

parce qu'on est dans un monde où la mort c'est tout le temps, c'est
partout.

— Un peu comme chez nous ?

— Chez nous, non
on meurt dans son lit
dans un hôpital, dans une maison de retraite
ma grand-mère sait déjà où elle va mourir
elle a visité la maison de retraite où elle s'est inscrite, elle a vu la
chambre, elle a vu le lit

c'est la version douce du condamné à mort à qui on fait creuser sa
tombe.

— Alors cela ressemble à ce que tu as quitté ?

J'ai l'impression que tu me parles de *Game of Thrones* comme tu me
parlerais de ta détention.

— Je n'y avais pas pensé

oui, c'était un peu pareil

mais là-bas c'était du vrai sang.

— Du sang
de quel sang parles-tu ?

— Du sang qui était dans mes veines
qui a coulé sur mon bras, sur ma main, sur le sol

vous avez vu les cicatrices sur mon bras, le sang venait de là
cela fait partie des images qui me reviennent maintenant, mon bras
couvert de sang

l'autre jour, avant-hier, j'allais m'endormir et je l'ai vu
j'ai rallumé la lumière et j'ai regardé mon bras
les cicatrices
et je me suis souvenu.

— De quoi précisément ?
— De rien d'autre

vous allez croire encore que je vous cache des choses
mais c'est vrai, de rien d'autre
seulement de mon bras en sang, avec ces coupures

je suis incapable de dire qui m'a fait ça, et pourquoi

ce qui est important, aujourd'hui, c'est que j'ai des blancs dans ma
mémoire

ou des noirs, comme vous voudrez
et que des choses reviennent

— Comme le dernier regard de Louis
la terreur dans le regard de Louis.

— Oui.

— Tu pleures

tu pleures parce que Louis n’aimait pas Yumaï
il en avait peur.

— Non, il ne reconnaissait pas Baptiste, c’est tout

comment aurait-il su que j’étais Yumaï ?

Je ne leur ai jamais raconté vraiment ce qui m’arrivait quand j’étais sans
eux

je leur disais qu’ils m’avaient amené au ravitaillement, qu’ils
m’apprenaient l’arabe

je ne parlais jamais du guerrier Yumaï

pas seulement parce qu’Amir m’avait dit qu’il me tuerait si je le faisais
aussi pour ne pas les effrayer.

— Mais Louis peut-être le sentait, que tu t’éloignais de lui, que tu
changeais.

— Oui, je crois qu’il le sentait.

— Et c’est ça qui te fait pleurer ?

— Je ne pleure pas

Yumaï ne pleure jamais.

— Tu as pleuré

tu t’essuyais les yeux.

— J’aime beaucoup Louis, c’est tout
et il m’aime beaucoup
quand il rentre de l’école, c’est moi qu’il cherche, pas ma mère

vous savez qu’il fait de la danse ?
Tous les mercredis, de la danse classique
et quand il revient on danse ensemble
je le prends dans mes bras, il est tout petit
on met une musique spéciale, c’est lui qui l’a trouvée
il m’a dit que c’est une valse, c’est dans un film de Madonna sur un roi
d’Angleterre
on tourne, et ça va de plus en plus vite, et on finit par s’écrouler en riant
il adore cette musique
il me manque
et dans une semaine c’est son anniversaire
dix ans le 16 août
je me demande s’il pourra fêter ça
c’est tout.

— Là c’est Baptiste qui a parlé
c’est bien

si c’est trop douloureux, n’en parlons plus, mais si tu peux
j’aimerais que tu essayes de te souvenir des circonstances
de ce qu’il s’est passé pour que Louis te regarde comme ça, terrorisé.

— Peut-être que je lui ai fait du mal

depuis hier, je n’arrête pas de me le demander.

— Je pensais à quelque chose en t’attendant

tu te souviens parfaitement de quelques moments, parfois d’une manière très détaillée

et puis tu as de grands trous noirs
est-ce que tu te poses la même question ?

— Pourquoi je me souviens et pourquoi je ne me souviens pas ?

Je ne sais pas pourquoi
je me souviens de choses horribles, je me souviens de choses magiques
je me souviens de moments heureux
enfin, presque heureux
je me souviens de choses qui se sont passées à tous les moments, au début, au milieu, à la fin
peut-être que ça se mélange, parfois
il n’y a pas de logique

et entre tout ça il y a de grands trous noirs

— En réalité, il faut que tu le saches
dans ton cas, avec ce qu’il t’est arrivé
c’est normal que tu souffres d’amnésie

il y a des choses que ton esprit veut oublier

mais en plus des trous noirs, il y a aussi les secrets, Yumäi
entre le peu de choses dont tu te souviens et ce que tu ne veux pas dire,
il ne reste pas grand-chose pour nous aider.

— Les secrets, je vous l’ai déjà dit, ne pourraient pas vous aider
si je vous les disais
il n’y a rien qui pourrait vous aider à retrouver ma famille
il n’y a rien non plus qui pourrait vous aider à me faire retrouver la
mémoire

c’est un autre monde
loin de tout ça.

— Mais je constate avec plaisir que la mémoire te revient
depuis quelques jours
par bribes
des parcelles
il y a eu le regard de Louis, il y a eu le sang sur ton bras

ce sont des choses dures qui te reviennent en ce moment
des fragments douloureux
mais inexplicables
on dirait que ta mémoire sélectionne, qu’elle te protège de la douleur
en ce moment elle t’en lâche des fragments

tu vas voir, ton amnésie est provisoire, tout va revenir peu à peu.

— Hier je me suis souvenu aussi d’une promenade que j’avais
complètement oubliée
c’est quand Amir m’a parlé de son grand-père, et de la chasse

avant je me souvenais à peu près de ce qu'il m'avait raconté, mais
j'avais oublié où

c'était pendant une vraie promenade, après la séparation

Tajoud et moi on était seuls sous la tente, un matin, Tajoud préparait du
thé, comme d'habitude

je me souviens qu'il chantait une chanson en mandi

il fallait qu'il soit seul pour chanter, toutes les musiques étaient
interdites, même les chansons

je lui ai demandé de quoi elle parlait, il m'a répondu que toutes les
chansons mandi étaient des chansons d'amour

il y avait celles que chantaient les filles et celles que chantaient les
garçons

il y en avait pour draguer, il y en avait pour quand ça ne marchait pas

il y en avait une pour la première fois, l'amour la première fois qu'il a
commencé à chanter en riant

ce n'est pas ça que je voulais vous raconter, mais ça revient maintenant
les chansons de Tajoud ce jour-là

et il a arrêté de chanter parce qu'on a entendu Amir qui m'appelait
j'y suis allé

j'avais peur, comme chaque fois qu'il m'appelait

avec lui on ne savait jamais ce qui allait arriver

il pouvait décider de me priver d'eau pendant toute une journée sans
raison

il pouvait me battre, me gifler, me jeter par terre et me donner des coups
de pied

pour n'importe quoi

une fois parce que je m'étais endormi pendant le cours d'Ibris

une fois pour rien, comme ça, seulement pour le plaisir

alors là, ce jour-là, je suis sorti de la tente, j'avais peur, il était devant sur une moto et m'a ordonné de monter

on est partis tous les deux, seuls, et on a roulé longtemps, je ne sais pas, peut-être une heure

ça n'en finissait pas

j'avais de plus en plus peur

jamais on ne s'était éloignés du campement tous les deux seuls

et puis on est arrivés dans un endroit où on s'est arrêtés, il m'a dit de descendre

on a laissé la moto et on a marché un peu

c'était complètement désert, à cet endroit

pas un arbre, rien, une mer de sable et de cailloux noirs

et puis tout à coup j'ai vu qu'on s'approchait d'une faille, en fait c'était une vallée

très étroite, très longue

et on est descendus au fond

ce n'était pas haut, il fallait seulement descendre entre des grands rochers

au fond il y avait le lit d'une rivière asséchée

ce n'était plus que du sable bordé par des rives pleines de pierres

au début, en descendant, je me suis dit que c'était un endroit idéal pour m'exécuter

personne ne me retrouverait jamais là

et puis en bas il m'a dit : il y a ici des choses que mon grand-père m'a montrées quand j'étais petit, bien plus petit que toi

je vais te montrer que certaines pierres racontent des histoires

il faut savoir lire les paroles de Dieu où qu'elles se trouvent

ou quelque chose comme ça

il faut savoir deviner les traces de la miséricorde de Dieu pour les hommes qu’il a créés

on a marché un peu sur le sable et puis il m’a montré une grande pierre
elle n’était pas comme les autres
elle était plate, noire, toute lisse, et au milieu il y avait un léger creux
comme ça
il m’a expliqué que c’était une pierre pour moudre les céréales
il pensait que c’étaient des bergers nomades qui l’avaient laissée là il y a longtemps

on a marché encore dans la petite vallée, et il y avait une autre pierre, assez grosse

mais je ne lui trouvais rien de spécial, elle était comme toutes les autres, elle était juste creusée assez profond, au milieu

il m’a dit que c’était une pierre pour attacher les animaux
on les attachait à une corde qu’on enroulait autour de la pierre
et à force d’attacher la corde, la pierre s’était creusée

son grand-père lui avait dit qu’il chassait encore des animaux sauvages, quand il était jeune

des gazelles, des antilopes, mais sans les tuer
il les attrapait avec des pièges, il les attachait à ces pierres
et il les gardait jusqu’au moment où il avait faim et alors il les tuait pour les manger

après on est rentrés
et sur la moto je me suis dit que j’étais comme une gazelle qu’Amir venait d’attraper

Amir était bien un chasseur
par instinct
s’il nous libérait, il en enlèverait d’autres un jour

forcément

parce qu'il n'y avait plus de gazelles à sa portée.

— C'est pour ça qu'il faudrait que tu nous aides
que tu nous donnes le plus de détails possible
il faut le mettre hors d'état de nuire.

— Les choses reviennent petit à petit
j'ai l'impression que je suis en train de me réveiller.

— Il faudrait que tu te souviennes aussi de ce qu'ils se disaient entre
eux

ils t'ont appris un peu d'arabe
un peu de mandi
tu partageais leurs tentes
tu devais comprendre ce qu'ils disaient, ou du moins de quoi ils
parlaient.

— Ils ne parlaient pas beaucoup entre eux

il y en avait qui passaient leur temps à lire le Coran, d'autres qui
écoutaient des prêches enregistrés

sinon ils parlaient de filles
ils voulaient enlever des filles dans les villages, mais ils se demandaient
comment ils allaient les nourrir, si chacun en avait une

et ils parlaient d'argent, ils avaient besoin d'argent
ils se plaignaient toujours de ne pas avoir assez de nourriture
et d'armes, de munitions.

— Tu les as entendus parler de la rançon qu'ils demandaient pour toi ?

— Non, jamais
ils demandaient combien ?

— Je n'ai pas le droit de t'en parler.

— Vous aussi, vous avez des secrets
mais celui-là ne sert à rien

j'aurais bien aimé savoir
combien pour moi, pour les autres

— Je peux te dire ceci : ils voulaient énormément d'argent
qu'on ne leur a pas donné

tu peux sourire, mais c'est vrai.

— Dès que j'ai repris conscience
dans le lit de l'ambassade
je me rappelle le grand lit
les rideaux
la clim
le caleçon à rayures trop grand qui n'était pas à moi
je me demandais vraiment où j'étais

si c'était un hôtel
qui m'avait amené là

et puis un type, un médecin, est entré, m'a expliqué

et je crois que la première chose que je me suis demandée c'était
combien on leur avait donné

un jour, ils en ont trouvé, de l'argent
ils sont revenus tout excités du ravitaillement
ils se sont assis par terre, en rond, et ils ont commencé à déballer des
passeports sur la natte
au moins une vingtaine
et des portables, plein de billets
ils m'ont laissé regarder les passeports pendant qu'ils comptaient les
billets
cela venait de plusieurs pays, du Sénégal, du Burkina, de Gambie
il n'y avait que des hommes, des jeunes

je me souviens de leurs visages, sur les photos
tous vraiment jeunes
forcément, ils étaient morts, et je leur ai demandé s'ils étaient morts
je pensais qu'ils les avaient tués
ils ont rigolé
et ils m'ont raconté qu'ils les avaient trouvés morts en plein désert à
côté d'un camion renversé

ils étaient morts depuis plusieurs mois
tout séchés par le soleil
c'étaient des types qui traversaient le désert jusqu'à la Méditerranée
pour tenter d'entrer en Europe
c'était la première fois qu'ils trouvaient des morts
mais ils m'ont dit qu'il y en avait des milliers, dans le désert
des milliers qui n'arrivaient jamais à la mer.

— En t'écoutant, Yumaï, aujourd'hui, je me suis aperçu de quelque
chose d'étonnant
d'avant la séparation, tu te souviens de choses très dures
du simulacre d'exécution, des menaces de mort

des punitions très sévères
et après la séparation, tu ne te souviens en détail
avec beaucoup de détails, même
que de choses
je ne dirais pas insignifiantes
au contraire, elles sont intéressantes, pour nous
mais de choses moins brutales
moins violentes pour toi

après la séparation toutes les choses horribles sont encore enfouies,
mais pas avant.

— Je ne sais pas, tout se mélange

il y a des trous aussi avant la séparation
je me demande si c'est à cause des comprimés.

— Quels comprimés ?

— À partir d'un certain moment, ils me donnaient des comprimés à
prendre avec de l'eau

j'ai demandé ce que c'était

je les voyais en prendre, souvent, ça les rendait un peu dingues,
surexcités

je voulais savoir si c'étaient les mêmes qu'ils me donnaient

Idris m'a dit oui, et qu'ils les appelaient les comprimés de courage, ou
les comprimés de bonheur

je crois que c'est à partir de là que je commence à avoir des trous.

— Et qu'est-ce qu'ils te faisaient, ces comprimés ?

— Ils me donnaient du courage, de la force

l'impression que rien n'était impossible
que rien ne pouvait me faire mal

c'est difficile à expliquer

parfois ils m'en donnaient plusieurs.

— Tu étais obligé de les prendre ?

— Pas vraiment.

— Pas vraiment, mais tu les prenais quand même ?

— Pour le gobelet d'eau.

— Vraiment ? Seulement pour le gobelet d'eau ?

— Non

aussi parce qu'ils me faisaient oublier que j'allais peut-être mourir
mourir d'une façon atroce, comme ce qu'ils disaient dans la vidéo

je ne pensais plus que mes parents et mes frères étaient peut-être morts
que j'avais chaud ou que j'avais froid
ou faim

je me sentais bien

je me sentais bien où j'étais

avec eux.

— Aujourd’hui, j’aimerais qu’on parle des vidéos
combien en ont-ils fait en tout ?

— Des vidéos ?

Trois, vous le savez, il paraît qu’on peut les voir sur YouTube
mais je ne les ai pas vues, puisque je n’ai pas droit à internet

de toute façon je ne veux pas les voir

— Internet, dans peu de temps tu y auras droit
mais tu sais qu’on voit des choses horribles, et nous voulons t’éviter que
tu tombes dessus.

— Parce que vous croyez que je vais aller les chercher, les choses
horribles ?

Je voudrais internet pour savoir d’autres choses.

— Qu’est-ce que tu voudrais savoir ?

— Des choses sur le désert, le désert mandi
si l’on sait quelque chose du désert mandi

par exemple au temps des éléphants.

— Je peux demander qu’on recherche s’il y a un bouquin sur le désert
mandi, si tu veux.

— Ça va prendre un siècle.

— Je le note quand même
revenons aux vidéos
tu dis qu'il y en a eu trois seulement ?
Il n'y en a pas d'autres qu'ils n'ont pas diffusées ?

— Si, mais c'étaient les mêmes
Usman en faisait plusieurs, l'une à la suite de l'autre, les mêmes, et il gardait la meilleure.

— Combien ?

— Je ne sais plus, trois ou quatre.

— Bon, commençons par la première
toute la famille
vous êtes tous assis sous une espèce de tente avec des tapis de toutes les couleurs
ta mère derrière tout en noir avec un voile, et un djihadiste au premier plan qui se cache le visage avec son chèche
c'est Amir ?

— Oui.

— C'était combien de temps après l'enlèvement ?

— Tout de suite après
trois ou quatre jours.

— Au début, c'est ton père qui lit la revendication en français
ils demandent la libération de prisonniers
tu te souviens qui a écrit ce texte ?

— Amir, en anglais, et mon père l'a traduit en français.

— Ton père, toi et tes frères, vous avez l'air d'aller bien, mais ta mère était complètement abattue, non ?

— Elle avait honte

on l'avait obligée à mettre une longue robe noire, et un voile noir sur les cheveux

ils avaient brûlé ses vêtements

elle a pleuré, juste avant la séance de la vidéo

elle s'est cachée pour pleurer, mais je l'ai vue.

— Avec quoi ils filmaient ?

— Un téléphone

c'était toujours Usman qui filmait avec son téléphone.

— Après, c'est Amir qui parle, en arabe

est-ce que tu as compris ce qu'il a dit ?

— Je ne parlais pas un mot d'arabe, j'ai rien compris.

— Et Amir ne vous a pas dit, avant, ce qu'il allait demander dans cette vidéo, ce qu'il allait dire ?

— Non.

— Et maintenant, tu le sais, ce qu'il a dit ?

— Personne ne me l'a dit, mais je devine

qu'ils allaient nous tuer si on ne leur donnait pas ce qu'ils voulaient

mais ça, je l'ai su dès le début

un enlèvement, c'est toujours ça, on échange l'otage contre quelque chose

si on n'obtient pas la chose, on tue l'otage

je me souviens que j'ai été soulagé, quand ils ont fait la vidéo, cela voulait bien dire ça, qu'ils voulaient nous échanger

et que la France ne nous laisserait pas mourir
c'est ce que disait toujours mon père

et puis les jours ont passé
comme si on ne voulait pas leur donner ce qu'ils voulaient
des jours et des jours
avec tout ce que je vous ai déjà raconté

j'ai demandé à mon père si c'était normal, pourquoi c'était si long
il m'a répondu que c'était toujours très long, les négociations
qu'il fallait régler plein de détails, qu'il ne fallait pas s'inquiéter
et qu'il ne fallait surtout pas inquiéter les petits

— Et puis il y a eu la deuxième vidéo, presque un mois après la
première

tu te souviens comment ça s'est passé ?

— Mal

ils nous ont demandé de rester debout en plein soleil
et Usman a recommencé beaucoup de fois
papa n'arrivait pas à lire le papier en anglais qu'il devait lire

on était tous fatigués.

— Tu te souviens de ce que ton père devait dire ?

— Oui, qu'il fallait qu'on libère des prisonniers
et qu'on n'en pouvait plus, qu'il fallait faire vite

c'était vrai

on se sentait sale

Clément était malade, il avait la diarrhée, la fièvre
il tenait à peine debout

maman aussi, elle n'en pouvait plus
elle transpirait beaucoup sous sa robe noire

et elle se privait d'eau pour les petits
elle restait couchée toute la journée

je m'approchais parfois pour voir si elle n'était pas morte
c'était vrai, il fallait faire vite
j'avais envie de le crier, faites vite, merde, faites vite !
peut-être que ça aurait été plus efficace que la voix calme de papa

mais il n'était pas calme du tout
il voulait nous rassurer, mais je crois bien qu'il paniquait lui aussi.

— Qu'est-ce qui te faisait dire qu'il paniquait ?

— Il priait de plus en plus souvent.

— Amir n'est pas sur la deuxième vidéo
tu sais pourquoi ?

— Non.

— Il a fait une vidéo séparée, où il demandait que l'armée française
quitte le pays, et toujours qu'on libère tous les prisonniers
mais cette fois il était pressé
il donnait un délai
c'est pour ça qu'il a demandé à ton père de dire qu'il fallait faire vite
ils t'ont parlé de cette vidéo ?

— Ils ne m'ont pas parlé de la vidéo, non

mais Tajoud m'a parlé du délai
il m'a dit deux jours

c'était bien deux jours ?

— Oui.

— Et Tajoud a passé un doigt le long de sa gorge

alors je suppose qu'Amir dit dans la vidéo qu'il fallait qu'on fasse tout
ce qu'il demandait dans les deux jours

sinon ils nous égorgeraient.

— Oui

qu'est-ce qui s'est passé dans ta tête quand Tajoud t'a dit ça ?

— J'ai pensé à Dieu

j'ai prié Dieu comme à douze ans

je lui ai demandé pardon

je lui ai demandé qu'il vienne à notre secours

et après je suis allé raconter à papa

il m'a demandé de ne rien dire aux autres
il m'a dit bien sûr de ne pas m'inquiéter

que les ravisseurs mettaient la pression, ils faisaient toujours ça, mais
qu'ils n'avaient aucun intérêt à nous tuer
et qu'il fallait prier
qu'on serait bientôt libérés.

— Qu'est-ce qui s'est passé durant ces deux jours ?

— Rien

j'avais peur

Clément était toujours malade
avec la diarrhée il aurait fallu qu'il boive beaucoup d'eau
on lui donnait les trois quarts de nos rations, mais ce n'était pas assez

je l'ai dit à Tajoud, et il nous a apporté des bouteilles en cachette

Tajoud n'était pas un tueur
je me souviens maintenant qu'il m'a donné des comprimés, ces jours-là

— Beaucoup ?

— Juste pour que je me sente mieux, je crois.

— Tu te souviens d'autre chose ?

Tu te souviens d'autre chose ?

— Non, rien de particulier

je crois que j'ai dormi sous la tente d'Amir
mais je ne suis pas sûr

papa m'aurait demandé pourquoi

je ne sais plus.

— Et le troisième jour, tu as parlé à ton père, vous étiez soulagés ?

— Je ne me souviens pas spécialement du troisième jour

pas du tout

je me souviens de papa faisant boire Clément juste après que Tajoud a apporté l'eau

maman, elle était couchée

elle lui a demandé si Clément avait de la fièvre

je me souviens de la voix de maman

elle était fatiguée, une voix toute faible que je ne reconnaissais plus

je ne me souviens pas de la réponse de papa

et après, non, je ne me rappelle pas les avoir revus

— Qu'est-ce que tu en penses ?

C'est à ce moment-là, dans les heures ou les jours qui ont suivi la vidéo, qu'ils vous ont séparés ?

— Peut-être, il y a ce que je viens de vous raconter

après c'est un trou noir.

— Le regard terrorisé de Louis, ce n'est pas à ce moment-là ?

— Je ne sais pas où mettre ce regard

il est hors du temps

fragile

il s'évanouit

il disparaît et revient.

— Et puis il y a eu la troisième vidéo

où tu apparais tout seul

c'était après la séparation ?

— Oui.

— Tu es à genoux, avec un djihadiste derrière toi qui tient un couteau

tu as les mains attachées derrière le dos et tu as l'air épuisé

vraiment maigre, et dans un état étrange

tu prononces des paroles que tu n'as pas l'air de comprendre

tu te souviens des circonstances de cette vidéo ?

— Vaguement

ils m'ont attaché spécialement pour elle, sinon je n'étais jamais attaché

Amir m'a dit que c'était pour qu'on ne voie pas mes bras, les blessures

c'était une comédie

ils rigolaient, ils se moquaient d'Idris en uniforme trop grand pour lui

ils avaient coupé au couteau les jambes du pantalon trop longues

je crois que ça a pris des heures, cette vidéo

je n'arrivais pas à me souvenir de ce que je devais dire

j'étais vraiment fatigué

je n'arrivais même pas à tenir sur mes genoux.

— Il y avait une raison particulière à cette fatigue ?

— Ils venaient de me laisser plusieurs jours dans la grotte
une semaine, dix jours, je ne sais pas
avec seulement la farine et l'eau
c'est juste après qu'on a fait la vidéo

je ne me souviens pas de ce que j'ai dit.

— Tu dis que toute ta famille a été exécutée parce que le gouvernement
de ton pays n'a pas répondu aux demandes légitimes du groupe
et qu'il reste très peu de temps, dix jours, avant que tu ne sois exécuté à
ton tour.

— Ils voulaient que je pleure, je crois

oui, Amir disait : tu ne peux pas pleurer ?
Allah, écoute-moi, fais pleurer cet enfant !
et ça les faisait rigoler

c'était impossible de pleurer.

— Pourtant les paroles que tu devais prononcer n'étaient pas drôles.

— Quelles paroles ?

— Celles que je viens de te dire, que toute ta famille avait été exécutée.

— Je ne me souviens pas de ces paroles

sur le moment je n'y ai sûrement pas cru et je n'y crois toujours pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils me l'auraient dit.

— Au moment de cette vidéo, au retour de la grotte
tu avais constaté que tes parents n'étaient plus là ?

— Je ne me rappelle plus si c'est à ce moment que je l'ai constaté, avant
ou après la grotte.

— Moi, Yumaï, je ne sais rien
on n'a pas encore retrouvé tes parents
mais je te rappelle les faits

un jour, ils font une vidéo de vous tous
tu apprends par Tajoud qu'Amir en a fait une autre, séparément,
annonçant un ultimatum
deux jours
et qu'après vous serez exécutés
après ces deux jours, tu ne te souviens pas avoir vu ta famille
puis ils t'exilent à cent kilomètres, seul, et quand ils te font revenir, ils
te demandent de dire devant une caméra que ta famille a été exécutée.

— C'était du cinéma
la vidéo d'Amir, la mienne, c'était du vent
pour obtenir ce qu'ils voulaient.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Ils me l'auraient dit

Tajoud me l'aurait dit, Idris aussi

ils m'ont répété plusieurs fois qu'ils étaient détenus ailleurs
depuis j'ai réfléchi à cela, ils les ont sûrement vendus à un autre groupe
c'est pour ça qu'on ne les trouve pas, qu'on n'a plus de nouvelles

j'espère qu'ils vont bien

qu'ils sont en vie

— Ils ne te reconnaîtront pas, s'ils reviennent

qu'en penses-tu ?

ils ont quitté Baptiste, ils retrouveraient Yumaï.

— Eux non plus ne seraient plus les mêmes

rien ne peut revenir comme avant.

— On va s'arrêter là aujourd'hui

une dernière question : ont-ils fait d'autres vidéos ?

Pas des vidéos de propagande, de revendication, destinées à être vues
par le monde entier
mais seulement pour eux

ils ne vous ont jamais filmés comme ça, pour un souvenir, un trophée ?

— Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas

c'est possible, ils avaient tous un portable, ils les rechargeaient sur le petit générateur solaire

mais il n'y avait pas de réseau

seul Amir avait un téléphone satellite

ils s'en servaient pour des jeux, et pour le Coran

je ne me rappelle pas les avoir vus prendre des photos ou des vidéos de nous

sauf Usman, les vidéos dont nous avons parlé

mais peut-être que oui.

— Il n'est donc pas impossible que d'autres images apparaissent un jour.

Il s'est retrouvé seul, dans la grotte des hommes d'avant, sans savoir même qui l'y avait conduit pour la deuxième fois. Il portait un uniforme, le même que celui d'Amir avec son motif de camouflage vert et brun, mais trop grand pour lui, qu'il ne se souvenait pas avoir déjà porté. Qui le lui avait mis ? Qui lui avait retroussé les manches ? Un tunnel obscur le reliait aux dernières images qu'il se rappelait, son père penché sur Clément et le faisant boire, juste à côté la forme noire de sa mère allongée, relevant péniblement la tête et demandant d'une voix méconnaissable comment allait son fils, et surtout l'image ultime, isolée des autres dans une lumière blanche, sans décor, sans avant ni après, qui s'engouffrait en lui depuis des heures comme une vague de douleur acide, corrosive, refluit juste le temps qu'il reprenne souffle et conscience de l'endroit où il se trouvait, mais revenait sans cesse, chaque fois plus acérée, brûlante, insoutenable, l'image du regard terrorisé de Louis.

Il se souvient de quoi il se souvenait, et ce qui le torturait, dans cette grotte, à l'instant précis où il s'est saisi du couteau. Sa lame était couverte de traces brunes qu'il a prises pour de la rouille mais qui se sont dispersées sous ses ongles comme une poudre grasse. Rien ni personne n'aurait pu l'empêcher à cet instant d'offrir son avant-bras nu à cette lame de couteau, à y ouvrir de profondes entailles parallèles d'où se délivrait son propre sang. Douze entailles, qu'il a depuis mille fois comptées sans se rappeler qui les lui avait infligées, ni pourquoi. Aujourd'hui, il s'en souvient. Il se souvient

de tout, précisément. Du sang coulant sur le sable, de la douleur grandissant peu à peu jusqu'à son paroxysme lorsqu'il a jeté des poignées de sel sur les plaies, comme un fer rouge grésillant sur sa peau, de son hurlement qui a résonné dans la grotte et des jours et des jours où il s'est recroquevillé sur cette douleur comme sur son bien le plus précieux.

De ces jours passés demeurent les magies des hommes d'avant qui lui portaient secours, leurs mains ouvertes qui lui faisaient des signes et où il posait les siennes. Il y en avait une à l'intérieur de la grotte, précisément à sa hauteur et de sa taille, accompagnée juste un peu plus bas d'une autre plus petite, vers laquelle il revenait toujours. La main gauche d'un garçon d'avant, sur laquelle il avait plaqué longtemps la sienne qui portait encore du sang, déposant sur la pierre au milieu de la paume une petite tache rouge comme un stigmate qui lui rappelait les images pieuses. Il marchait des heures tout autour de la grotte, laissant sa main glisser contre la pierre, s'arrêtant quand il découvrait un nouveau dessin d'autruche, celle-ci piégée, une patte prise dans une sorte de corde, ou un marcheur nu portant une ceinture et des anneaux aux genoux et aux chevilles, ou trois hommes qui dansaient devant une femme enceinte, et mille autres figures comme des portes qui s'ouvraient vers un monde d'enchantements et qu'il se sentait tout près de franchir. Il marchait ainsi des heures, mais revenait toujours à la tache rouge, la tache de son propre sang, la trace qu'il avait laissée qui finirait par se confondre avec les autres.

Elle attirait irrésistiblement son regard comme une flamme dans la nuit. Le rouge avait de légères nuances d'ocre, de brun, mais y dominait bizarrement un éclat de sang frais qui avait depuis longtemps disparu de sa main à lui. Comme si la chimie de la pierre pouvait ressusciter les morts, faire revenir en arrière. Et quand il regardait de très près la tache, la fine granulation cristalline de la pierre lui apportait du relief et de la profondeur, tout un paysage faiblement scintillant où dansaient des ombres et des lumières. S'il reculait de quelques pas, la tache palpitait dans la main vieille

de dix mille ans et rayonnait tellement qu'elle créait toute une zone rouge devant elle, comme une bulle qui le protégeait. C'est peut-être à force d'y revenir qu'il a fini par voir le garçon d'avant, de dos, son corps décoré d'anneaux d'ivoire et d'une couronne de plumes multicolores, ses flèches glissées sous sa ceinture, son bras scarifié levé vers le ciel, sa main contre la pierre. Et à ses côtés, semblable mais sans ornements et sans armes, dans la même position, son jeune frère. Il s'en souvient, ce n'était pas un rêve.

Durant ce temps passé dans la grotte, qu'il est aujourd'hui bien incapable de mesurer, il n'est sorti sur la plateforme qu'à certaines heures qui n'étaient pas du jour. Il fuyait la lumière. Les roses du couchant s'accordaient mieux à son épuisement, ils l'apaisaient jusqu'à éteindre ce qu'il lui restait de conscience. Il se réveillait là, affamé, assoiffé, alors que le soleil n'avait pas encore paru derrière la grande porte de l'horizon. Il n'avait plus la force de se faire du pain, il mangeait des boules de farine mouillée d'eau. Juste ce qu'il fallait pour ne pas se laisser mourir.

Un jour, il était recroquevillé dans la zone rouge quand il a senti une main qui secouait son épaule. C'était Amir, seul. Il n'avait pas entendu venir la moto et sa surprise, son bonheur de le voir lui ont fait venir des larmes aux yeux. Amir a sorti un soda et un paquet de biscuits des poches de son uniforme, puis il a découvert ses blessures au bras. Il se souvient qu'Amir a seulement dit qu'il ne lui confisquait pas son couteau, mais qu'il fallait désormais qu'il résiste aux démons de la grotte. Qu'il se demandait si celle-ci était l'œuvre de Dieu ou du diable. Il lui a posé la question, qu'en pensait-il, lui, le petit chrétien, il a répondu : de Dieu.

Puis Amir s'est lancé dans un long discours théologique d'où il ressortait que s'il contemplait les dessins de la grotte dans l'intention de méditer sur la création de Dieu, il lui permettait et même l'encourageait à le faire, car la méditation, comme l'évocation de Dieu, était l'une des meilleures actions qu'il pouvait accomplir. Mais il était certain que les démons s'étaient installés ici, et que leur compagnie formait pour lui une

excellente épreuve. Quand elle serait finie, bientôt, comme il le lui avait déjà dit, il viendrait tout détruire. Aujourd'hui, Yumaï se demande si Amir vit encore, et s'il l'a fait.

Ensuite, Amir lui a dit pourquoi il était venu le voir. Pour savoir s'il était encore vivant, comment il résistait à la compagnie des fantômes, là, seul, avec un coran et sans comprimés. Pas très bien, semblait-il, alors il enverrait Usman dans quelques jours. Malgré ce qu'il avait déjà prouvé, il n'était pas encore un vrai soldat. Amir se demandait s'il le deviendrait un jour, s'il finirait par prendre le goût de tuer au nom de Dieu et si c'était le cas, l'enfant-soldat aux longs cheveux blonds qu'il était pourrait devenir un ange, un héros, un messager, l'idole de millions de vrais croyants dans le monde entier, on écrirait des poèmes et on ferait des films à sa gloire. Il avait dit cela à voix basse mais sur un ton exalté comme lorsque parfois, le soir, sous la tente, il racontait aux jeunes dont il aimait s'entourer la vie du Prophète et de ses compagnons, la visite de l'ange Gabriel, l'ascension et la découverte des merveilles du monde céleste. Yumaï se souvient maintenant de ces veillées sous la tente d'Amir, de la distribution des comprimés de bonheur qu'on avalait avec un peu de thé brûlant et très sucré, du haschich qu'on faisait brûler sous un verre avant d'en aspirer la fumée, des histoires interminables qu'ils se racontaient, des poèmes en vers à la gloire du djihad qu'ils récitaient jusqu'à l'aube, des chuchotements, des rires et des bruissements de tissus dans les ombres et à la fin, avant l'extinction des deux lampes, du choix qu'Amir faisait du garçon qui dormirait avec lui, ferait rempart de son corps, lui avait raconté Idris, s'il venait à être attaqué. Il y en avait trois qui se disputaient ce privilège de passer quelques heures tout contre le chef vénéré. L'un s'appelait Ibrahim et se faisait remarquer par ses trois bracelets de cuivre au poignet et son anneau à l'oreille. Le deuxième, le plus jeune sans doute, se teignait les cheveux au henné et s'appelait Adame. Le troisième était son soi-disant professeur de Coran, Idris, aux yeux verts, qu'on appelait la gazelle. Lors d'un cours, au lieu de

lui faire déchiffrer et réciter des sourates dont il ne comprenait pas le sens, Idris lui avait raconté comment il avait été enlevé par Amir et sa bande dans son village. Le groupe avait abattu quelques hommes, violé quelques femmes, pillé tout ce qu'il pouvait emporter. Puis Amir l'avait remarqué, lui, Idris, et lui avait ordonné de monter sur une moto. Les trois adolescents gardes du corps d'Amir avaient été enlevés de la même façon.

Amir est reparti très vite. Il aurait aimé l'accompagner, retrouver le campement, sa famille un peu mais surtout la compagnie des guerriers. Il ne l'a pas dit à Amir, il savait qu'il aurait été inutile de le lui demander. Cette fois Yumaï a entendu la moto démarrer puis très longtemps le bruit du moteur, peu à peu couvert par celui d'un vent léger qui s'était levé. Il a pris le paquet de biscuits toujours scellé, est sorti sur la plateforme dans la lumière incandescente pour le jeter dans le vide. L'idée même du sucré lui donnait mal au cœur.

La pierre de la grotte avait un goût, salé, fumé, qui lui plaisait beaucoup et il y posait sa langue sur des parties vierges, de peur d'abîmer les dessins. Il aimait penser que ce goût venait de la fumée des millions de feux qu'on avait faits ici, avant. Il imaginait la grotte, la nuit, dans la lumière mouvante que donnait la danse des flammes, animant les figures comme si elles étaient en vie. Mais lui n'avait pas de feu. La lumière qui entrait était celle de la nuit, lunaire, froide et argentée qui fait se réveiller les fantômes. C'est alors que lui revenaient des images, des sons, des bribes désordonnées d'un temps qu'il situait juste avant la grotte. Comme l'ombre de l'acacia vide, où ses parents et ses frères ne se trouvaient plus. Comme sa recherche vaine dans le campement, ses questions à Amir et ce qu'il avait répondu en riant : eh bien, ils sont partis, Yumaï ! Vraiment tu ne les as pas vus partir ? Ils sont loin maintenant, gardés ailleurs, il vaut mieux les oublier, tu ne les reverras plus car toi tu restes avec moi. N'est-ce pas, petit guerrier blond, que tu restes avec moi ? Et surtout comme ce couteau, celui qu'Amir l'autorisait à garder depuis le premier séjour dans la grotte, ce couteau dans sa main, sa lame qui bizarrement était couverte de sang, peut-être qu'un autre s'en était servi pour découper un animal, un poulet, un mouton, ce serait la première fois qu'il y aurait de la viande fraîche à manger, ce sang qui donnait la raison des taches brunes qu'il avait effacées sur la lame avant de s'entailler l'avant-bras. Maintenant qu'il s'en souvient à nouveau, l'image de ce couteau dans sa main l'emplit de terreur, il voudrait qu'elle

soit tombée d'un de ces cauchemars qu'il fait toutes les nuits, où des vers de terre ensanglantés sortent de sa peau avant de devenir des monstres, des muscles sanguinolents avec des yeux, où des avions dont il est passager, emplis de hurlements, ne cessent de piquer vers le sol avant le crash inévitable, l'explosion de son corps. Dans la grotte, il a souvent chassé cette image de la lame ensanglantée, et s'est débarrassé du couteau en le jetant le plus loin possible de la montagne.

Désormais il s'asseyait en tailleur dans la zone rouge et attendait du secours, les deux frères qui reviendraient. Il continuait à explorer le monde dessiné sur la pierre, tentait d'en déchiffrer les mystères et y scrutait le moindre signe d'amitié. Il a retrouvé la silhouette filiforme de cet homme au bras gauche replié sur sa poitrine, avec un trait noir à l'endroit de sa bouche qui semblait être son index, exactement comme s'il exigeait le silence, ou conseillait le secret. Un homme différent des autres, aussi, parce qu'il le regardait avec des yeux, deux ovales blancs avec un point noir au centre. Son bras droit, lui, était levé vers le ciel et l'index tendu de cette main paraissait désigner quelque chose. Ainsi l'homme montrait une chose qu'il ne fallait pas dire, ou révéler. Mais au-dessus de l'homme c'était déjà la zone d'ombre et, pendant longtemps, il n'a rien vu. Il n'y avait peut-être rien à voir. C'était le ciel dont il ne fallait pas parler, c'était l'univers, le visible et l'invisible devaient rester secrets. Jusqu'au matin où, se tenant là devant cet homme, le soleil qui entrait dans la grotte a éclairé durant quelques minutes ce qui tout le reste du jour restait à l'ombre. Ce que montrait l'homme apparaissait distinctement sur la paroi, huit points blancs régulièrement espacés qui formaient une figure, un carré dont les angles se prolongeaient par des traits, exactement comme une constellation d'étoiles. Yumaï ne connaissait rien aux constellations et ne savait pas si celle-ci existait vraiment. Ce n'était pas impossible. Elle devait représenter beaucoup pour les hommes d'avant, le secret de toute chose, l'inaccessible monde où se trouve la clé des énigmes. Juste avant qu'elle ne s'efface dans

l'ombre, il l'a baptisée « la constellation du secret ». Le soir même, et longtemps après la tombée de la nuit, il s'est posté sur la plateforme pour tenter de l'apercevoir. Mais il y avait tellement d'étoiles qu'il la voyait partout. Après la dixième possible, son regard s'est fixé sur un amas qui dessinait comme un nuage poudré, vaporeux, dans la Voie lactée, et semblait palpiter. Peut-être commençait-il à s'endormir et à rêver, les yeux ouverts vers le ciel. Toujours est-il qu'à cet instant précis, il s'est senti accueilli et protégé par la constellation du secret. Le lendemain, il n'a retrouvé dans la nuit ni la constellation ni le nuage d'étoiles.

La grotte avait désormais ses deux pôles, la zone rouge et la constellation du secret, qui l'attiraient tour à tour. Devant chacun d'eux, il s'échappait de la douleur et parvenait jusqu'à ce monde d'avant. Si les deux frères de la zone rouge ne se montraient plus, leur présence qui s'était révélée grâce à son sang déposé sur la pierre demeurait en elle, il suffisait de la regarder, ses anges gardiens se tenaient là, invisibles mais prêts à le secourir, offrant l'image inversée de sa propre fraternité dévastée. Car Louis aurait pu poser sa main sur la petite main qui accompagnait la grande, elle était précisément accordée à sa taille. La zone rouge habitée par les deux frères laissait place au souvenir d'un Louis riant aux éclats, chantant à tue-tête, l'obligeant à danser avec lui.

Le côté de la constellation du secret répondait à celui de la zone rouge. Face aux souvenirs qui affluaient, où se mêlaient, à d'autres heures du jour, des images mystérieusement inquiétantes, l'homme, qu'il avait baptisé Motus, suggérait le silence, de tout garder pour soi, car tout l'univers, et la vie sur terre, ne tenait qu'à la condition d'un secret gardé. C'est ainsi du moins qu'il comprenait ce signe. Yumaï depuis quelque temps empilait des sentiments secrets faute de pouvoir les dire, entre autres une curieuse attirance pour Antoine qui ne semblait pas partagée, une quasi-haine pour les bondieuseries de sa mère, un mépris pour la faiblesse non assumée de son père. Des sentiments qu'il se désespérait parfois de ne pouvoir

exprimer. Face à Motus, il s'en souvient, il a pensé que le secret était peut-être, finalement, une bonne chose. Qu'en dépendait l'harmonie entre lui et le reste du monde. Qu'il valait mieux éviter l'étalage de ce qu'il pouvait éprouver de plus intime. Et face aux tentatives d'effraction des autres, qui s'exhibaient partout et voulaient toujours tout savoir, Motus lui conseillait de se bâtir une citadelle afin d'y retrancher la part la plus indicible, forcément la plus vraie, de lui-même.

Un matin qu'il regardait la constellation du secret, au moment où un rayon de soleil la révélait dans sa lumière, il a pensé soudain qu'elle devait être l'image de la grotte elle-même. Le carré représentait son volume, les traits ses parois. C'était donc la grotte elle-même que Motus demandait de taire. Sans doute était-elle, au temps des hommes d'avant, bien davantage qu'un palais merveilleusement décoré, plutôt un abri secret qui protégeait de tous les dangers, une citadelle invisible où chacun venait confier sur la roche ce qu'il avait de plus précieux, ou de plus menacé. Ce devait être avant tout sa propre vie, que condensait la trace de sa main.

C'est à ce moment qu'il a décidé de ne jamais parler de la grotte, ou d'une manière qu'on ne puisse la localiser, si jamais elle n'était pas détruite par Amir, et si jamais il survivait. Il s'est demandé si elle était déjà connue par les spécialistes de la Préhistoire, si on en parlait dans des livres, si elle avait été photographiée, si les savants avaient interprété les dessins, s'ils avaient expliqué, par exemple, pourquoi de nombreuses mains ne comportaient que quatre doigts, pourquoi le reflet dans l'eau des hommes sur la rive ne correspondait pas précisément comme un miroir, pourquoi des silhouettes apparaissaient à l'envers, tête en bas. Il espérait que non. Il espérait être le premier, et surtout le seul, à aimer ce grand livre illustré du temps d'avant, à respecter ses signes et ses fantômes.

Il se souvient qu'il était blotti tout au fond de la grotte, dans la zone obscure que le soleil n'atteignait jamais, emplie de dessins qu'il ne pouvait discerner, mais d'où l'on voyait la citadelle dans toute son étendue et

fermée tout au bout par une porte de lumière, qu'il était là blotti, assis les genoux repliés sur sa poitrine et sans doute à demi conscient car il ne mangeait plus, dormait à peine, quand il a vu se détacher sur l'écran rayonnant de l'entrée une silhouette floue, tremblée, puis a entendu l'écho de son nom de guerrier résonner sous la voûte avec une force qui l'a soudain sorti de sa torpeur. C'était Usman. Il n'a pas répondu. Il aurait aimé que ne le voyant pas tout au fond dans l'ombre, il reparte en pensant que le petit Français s'était enfui. Mais Usman a déposé un sac sur le sol, a sorti son téléphone de sa poche d'uniforme et balayé le fond de la grotte avec le rayon lumineux de la lampe. Quand il l'a découvert, il a repris le sac et est venu s'asseoir à ses côtés. Il lui a dit qu'Amir s'inquiétait pour son bras, qu'il s'inquiétait tout court parce que décidément ce garçon était un peu fou.

Usman l'a entraîné au soleil. Le sel n'avait pas bien cicatrisé les plaies profondes, il se souvient qu'à ce moment il avait encore mal, quand Usman a sorti de son sac une bouteille en plastique remplie d'un liquide incolore, un tissu blanc, a nettoyé sa plaie avec application puis a bandé son bras. Il a ressenti une émotion bizarre, où se mêlait un peu d'appréhension, de plaisir, de fierté, d'être ainsi soigné par Usman, bras droit d'Amir, guerrier redoutable à barbe et cheveux longs qui se vantait d'avoir tué en deux ans, de différentes manières horribles qu'il aimait détailler, onze soldats et officiers mécréants.

Usman avait laissé son sac et son téléphone dans la zone d'ombre. Il n'a pas résisté à la tentation de ramasser le téléphone pour découvrir avec le faisceau de la lampe des parois qu'il n'avait jamais pu voir. Les figures les plus précieuses se trouvaient forcément là, sur les surfaces qu'on ne pouvait dessiner et voir qu'à la lumière d'un feu. Il a eu le temps de distinguer nettement un couple enlacé faisant l'amour, le premier qu'il voyait, et un peu plus haut un grand disque jaune, probablement un soleil, avant qu'Usman lui arrache l'appareil des mains en criant que regarder ces choses

était un péché. Et qu'il avait quelque chose de bien plus instructif à lui montrer sur son téléphone.

OceanofPDF.com

Il s'est mis à compter les mains, il s'en souvient, quelque temps après le départ d'Usman, quelques heures ou quelques jours après son départ, il ne saurait dire précisément. Il n'a aucune idée non plus du nombre de jours durant lesquels il les a comptées. En partant d'un côté de la grotte, toutes les mains qu'il pouvait voir en n'oubliant aucun recoin, en distinguant avec soin celles qui se superposaient à d'autres, celles à moitié effacées par des dessins plus récents. Une fois, il s'est écroulé de fatigue mais n'a pas pu s'endormir, et quand il s'est relevé, il avait oublié le nombre et il a tout recommencé. Quelques jours passés à compter les mains, à moitié somnambule, en buvant de temps en temps mais, croit-il, sans jamais manger, en dormant un peu la nuit. Aujourd'hui il n'est plus sûr du chiffre, à la fin, 3 257 ou 2 357. Des milliers de mains, toute une salle de mains ouvertes et tendues vers lui, qui parfois semblaient l'accueillir, d'autres fois, mystérieusement, le supplier.

Un autre jour après Usman il s'est réveillé avec l'irrépressible besoin de retrouver son couteau. Il l'a cherché des heures en plein soleil au pied de la montagne, en vain, le vent avait soufflé depuis qu'il l'avait jeté et sans doute se trouvait-il sous une couche de sable. Il ne se rappelle pas pourquoi il cherchait ce couteau, ce qu'il voulait en faire. Car il n'y avait rien à couper dans la grotte ni, c'était dommage, aucun animal à tuer. À ce moment-là, il se rêvait chasseur à l'arc, à la lance, il imaginait le plaisir qu'il aurait eu à achever l'animal au couteau. Mais un rêve aurait-il pu

suffire à lui faire déplacer tant de sable ? Le plus plausible était qu'il ait eu l'intention de graver un dessin sur la pierre, ou son nom, Yumaï. Il se rappelle qu'il a pleuré quand à la tombée de la nuit il a dû renoncer à chercher encore. Et qu'il n'a pu trouver la force de remonter jusqu'à la grotte. Il s'est réveillé transi sur une coulée de sable à mi-pente, juste au lever du soleil, quand les couleurs neuves du petit jour s'épuisaient à ressusciter le monde perdu.

C'est seulement aujourd'hui, alors qu'il repense à certains événements des derniers jours dans la grotte, ce comptage des mains, cette recherche du couteau, que lui reviennent les images que lui a montrées Usman sur son téléphone. Mais il n'est plus sûr de rien. Cet instant paraît incertain, flou dans sa mémoire, brouillé par la panique qui monte en lui. A-t-il bien vu défiler tour à tour, sur l'écran du téléphone, son père, puis sa mère, puis Clément, tous dans la même position, à genoux, les bras liés derrière le dos, tête baissée, et en même temps Adame debout derrière son père, Idris debout derrière sa mère, Ibrahim debout derrière Clément, les trois vêtus du même uniforme, celui que lui-même portait alors dans la grotte, et qu'eux non plus, les jeunes gardes du corps d'Amir, n'avaient jamais auparavant porté ? Il n'en est pas certain, l'image était tremblante et le téléphone aussi dans la main d'Usman, mais c'était peut-être bien la sienne, oui, c'était la sienne qui tenait le téléphone et qui tremblait devant ces images, elles lui rappelaient le simulacre d'exécution, mais alors sa mère n'était pas tout en noir, non, c'était autre chose, une autre fois. Et juste après Clément paraissait Louis, seulement l'épaule et le tee-shirt de Louis, un bout d'uniforme derrière, juste le temps de les voir avant de jeter le téléphone, peut-être, après cela il ne sait plus, dans sa tête la vidéo s'arrête, il n'y a plus d'image, il n'y a plus rien. Que la peur. Car maintenant il se demande comment ces images ont pu être tournées après la séparation, puisque ses parents et ses frères devaient être loin, gardés par d'autres, alors qu'on y voit debout derrière eux, figés comme au garde-à-vous, les jambes écartées

et l'œil sombre, les figures familières de ses propres geôliers. Et alors que ces images se trouvaient dans le téléphone d'Usman.

Il se lève de son lit. Il déteste ce lit au matelas mou et tout ce qui se trouve dans cette chambre d'amis de sa grand-mère où elle conserve pieusement mille souvenirs de son mari, un grand-père qu'il n'a pas connu, vêtements dans l'armoire, objets de toilette dans la salle de bains, il déteste cette odeur douceâtre d'encaustique et autres produits de ménage, ce papier rayé or et bleu aux murs, ces meubles lourds et sombres comme des cercueils debout qu'elle dit venir de ses parents. Il ne porte qu'un boxer mais il a chaud, même à la fenêtre ouverte où il se tient et se désespère devant ces petits immeubles blancs immaculés éclairés par des lampadaires, serrés les uns contre les autres entre des arbres minuscules, le tout sous ce ciel comme toujours fermé par un voile jaune. Un ciel qui n'est jamais un ciel, juste une chape de plomb posée sur un monde éteint d'endormis. Il se met à pleurer. Il ne sait pas ce qu'il pleure, les constellations du secret ou l'épaule de Louis, cette épaule avec ce même tee-shirt qu'il a si souvent serrée dans ses bras, là-bas. Il voudrait repartir. Il a toujours cette bouffée d'angoisse qui fait battre son cœur. Il va dans la salle de bains et se passe la tête sous l'eau, longtemps, la laissant couler à flots sur son visage et son cou mais sans la boire.

Il se souvient qu'il n'avait plus d'eau dans la grotte depuis des heures et des heures, peut-être des jours, quand ils sont venus le chercher. Il était alors recroquevillé dans la zone rouge croyant qu'il allait mourir, si épuisé qu'il n'était pas triste que tout cela finisse dans la compagnie des hommes d'avant. Ceux d'aujourd'hui étaient presque tous là, Amir, Usman, Tajoud, Idris, Darling, ceux qui lui avaient tout appris. Ils l'ont fait boire, l'ont soulevé de terre, ils riaient, lui disaient que d'autres à sa place seraient déjà morts, ou devenus fous, qu'il était maintenant un vrai guerrier, Amir a ordonné qu'on lui retire sa longue chemise d'uniforme et qu'on lui verse sur le corps tout le frais délice d'un jerrican d'eau, puis l'a serré dans ses

bras en lui disant : mabrouk, mabrouk Yumaï. Il ne comprenait pas pourquoi mais s'en souvient comme d'un grand moment de bonheur. Il devine aujourd'hui qu'ils fêtaient la naissance d'un guerrier.

Il aurait aimé être seul, juste un instant, pour faire ses adieux aux deux frères de la zone rouge et à Motus, contempler encore, car peut-être était-ce la dernière fois, toutes les figures ardentes, remercier les mains secourables, saluer les chasseurs à l'arc. Avant de se laisser emporter, il a jeté un dernier regard à Motus, l'image qui depuis lors l'accompagne et à laquelle il obéit fidèlement comme s'il gardait le plus beau secret du monde.

Il ne tenait pas debout. Il n'a pas répondu quand on lui a demandé ce qu'il avait fait de son couteau. On l'a aidé à enfourcher la moto d'Amir et on l'a attaché à lui avec une corde, ses bras autour de sa taille. Avant de partir, les hommes ont crié qu'Allah était le plus grand et ont tiré en l'air des rafales qui ont résonné dans les montagnes.

Il ne se souvient plus de la route mais bien du retour au campement, à cause de la vidéo qu'ils ont tournée juste après. Ils l'ont détaché d'Amir, l'ont porté jusqu'à sa tente, couché sur la natte. Ils lui ont retiré son uniforme, se sont étonnés et satisfaits de sa maigreur, lui ont remis son short et son tee-shirt toujours aussi sales. Amir est arrivé avec un texte en anglais sur une feuille de papier qu'il lui a tendue en disant qu'il fallait qu'il l'apprenne par cœur, qu'ils allaient faire une vidéo. Qu'il devait bien l'apprendre, ne pas le croire, c'était du bluff, mais le dire sur un ton très triste, et que s'il pouvait pleurer ce serait encore mieux. Il était tellement épuisé qu'il n'a pas pu le mémoriser. Et les larmes ne sont jamais venues.

Il a été veillé par Tajoud et Idris durant deux jours. D'abord sous la tente d'Usman, où les garçons l'ont fait boire et manger et lui ont raconté des histoires qu'il écoutait à peine et dont il n'a gardé que des fragments. Une brique de haschich était arrivée au campement, les garçons en consommaient sans cesse et la tente était emplie d'une fumée qui l'étourdissait aussi. Leurs histoires devaient sans doute beaucoup à leur

ivresse, des histoires de leurs villages, de bétail volé et de punition du voleur, de rites d'initiation brutaux pratiqués en cachette car l'imam les interdisait, et des histoires de leur djihad, des démons qui s'étaient enfuis du marabout qu'Amir avait fait détruire au bulldozer, de la main du voleur qu'il avait coupée mais qui bougeait encore. Il ne se souvient que des histoires de violence et de sang, dans l'odeur âcre du haschich et entre de longs fous rires. Une fois, pour vérifier ce que lui avait dit Amir, il leur a demandé où se trouvaient ses parents et ses frères, ils ont répondu que Dieu seul le savait et louange à Dieu.

Après ces deux jours, il se sentait bien, il avait oublié comme les images d'un rêve le regard terrorisé de Louis, le couteau plein de sang. Il a commencé à aller et venir librement dans le campement, les hommes qui le voyaient passer l'invitaient à boire le thé sous leur tente, à prendre un comprimé de bonheur, il s'est demandé mille fois s'il était encore leur prisonnier ou s'ils l'avaient adopté comme l'un des leurs et pourquoi. Il assistait, même, aux réunions qu'Amir organisait sous sa tente pour évoquer les futures opérations. La prochaine s'annonçait difficile, mais grandiose si Dieu le voulait, le monde entier parlerait d'eux, il s'agissait de prendre un poste militaire à la frontière, gardé par une centaine de soldats, d'en tuer le minimum pendant l'assaut, de faire prisonniers les autres et de réaliser un beau film de leur exécution, avec des combattants-justiciers en uniforme impeccable, de nombreux drapeaux, plusieurs caméras, des travellings et des gros plans, un commentaire éloquent, une musique héroïque, des incrustations de sourates du Coran en forme de flammes. Amir décrivait tous les détails du film avec autant de précision que ceux de l'opération militaire. Il fallait de l'argent pour recruter un autre groupe, pour acheter des mortiers et leurs munitions et surtout une dizaine de 4×4, et aussi deux vraies caméras, mais Amir disait, sans autre détail, qu'il savait comment le trouver si Dieu le voulait. Maintenant il comprend comment il a obtenu l'argent.

Il aimerait sortir mais il sait que l'entrée de l'immeuble est gardée. Il marche de la salle de bains à la chambre, de la chambre à la salle de bains, il observe de près pour la première fois tous les accessoires de toilette de son grand-père, des objets d'avant presque aussi vieux que les arcs et les flèches, un rasoir à manche, un blaireau, un peigne en écaille, une brosse à dents à manche en métal, il se voit dans le miroir avec ses longs cheveux, jusqu'aux épaules, qu'Amir aimait caresser.

Il se souvient qu'il brûlait du désir de l'accompagner dans son opération contre les militaires. Il sentait en lui une énergie débordante pour se battre et pour tuer, comme eux, avec la même puissance et la même férocité. Il se demande d'où venait cette sorte de hargne, cette violence qui l'agitait et le baignait d'une euphorie mystérieuse. Les comprimés de courage et de bonheur n'expliquent pas tout, d'autant qu'il n'en prend plus depuis qu'Amir l'a vendu et qu'il sait, il le sent, que cette violence est encore en lui, prête à surgir et à détruire le monde. Il s'imagine bien en seul survivant.

Il a de plus en plus chaud, de cette chaleur humide de l'été d'ici qu'il déteste, et il fait couler un bain d'eau froide. Le jerrican versé sur lui dans la grotte lui revient encore. Et cette violence en lui, il s'en souvient très bien, maintenant, il est allé voir Amir, un de ces jours où le chef montait son coup, calculait le prix du matériel, il lui a demandé qu'il lui rende son uniforme, celui qu'il portait dans la grotte, il ne supportait plus ses vêtements d'enfant. Amir lui a répondu qu'il n'avait pour l'instant pas assez d'uniformes, surtout pas pour un petit guerrier débutant qui perdait son couteau, que les uniformes étaient réservés aux combattants aguerris et aux opérations spéciales, puis il lui a tendu un couteau et lui a dit : prends-le, je ne te donne pas d'uniforme mais je te donne un couteau parce que tu sais très bien t'en servir.

Il a pris ce couteau, il s'en souvient, il sent encore le contact du métal quadrillé contre sa paume et ses phalanges, il le tient bien, exactement comme il faut pour tuer, les images lui reviennent, la lame en plein cœur ou,

comme pour les ennemis du Prophète, lui avaient-ils appris durant ce cours, la lame en pleine gorge puis un mouvement de va-et-vient qu'on lui a montré et qu'il a fini par faire un jour, pour de vrai, il revoit encore le regard terrorisé de Louis, mais aussi, maintenant, le coup qu'il lui a porté, il se souvient précisément de son cou si tendre et du sang qui en a jailli.

Il faudrait qu'il tue encore, qu'il reparte pour tuer mais il ne peut pas sortir. Il faudrait qu'il trouve une arme, une lame. Il y a celle du rasoir de son grand-père devant ses yeux et pour tuer, sous les cicatrices encore rouges de son bras, il y a les veines bleues de son poignet qu'il incise plus profondément encore, aucune douleur, il voit ce sang, encore ce sang, toujours le même, qui commence à goutter sur le carrelage blanc. Il est assis sur le rebord de la baignoire, il tremble, ferme les yeux, bascule dans l'eau froide et l'oubli.

— Bonjour Yumaï
je suis heureux de te revoir
très heureux
vraiment

tu peux remercier ta grand-mère.

— Je ne veux remercier personne.

— Tu n'es pas content d'avoir survécu ?
D'être en vie ?

— En vie... je ne suis pas en vie

personne n'est en vie ici
et encore moins dans une chambre d'hôpital.

— Elle est pourtant belle, cette chambre, grande, toute blanche, presque
vide
toi qui détestais mon petit bureau

ça devrait te rappeler le désert.

— Très drôle

dans le désert il n’y a pas de fenêtres et de portes sans poignée
ni de couteau en plastique mou
si je me souviens bien.

— Les docteurs disent que la blessure est sous contrôle, mais qu’ils
préfèrent te garder

ils ont peur que tu refasses une bêtise

comment ça va, Yumäi ?

je m’inquiète pour toi

tu es d’une incroyable pâleur

presque translucide.

— Je n’ai probablement plus de sang

il n’y a plus que des calmants dans mes veines

je dors tout le temps

j’ai l’impression d’être une larve

vous êtes venu pour quoi ?

vous voulez qu’on continue le débriefing ici ?

— Non, je ne suis pas venu pour ça

on arrête tout ça, Yumaï, c'est fini
je suis venu seulement pour te demander ce qui t'avait pris, ce qui t'était
passé par la tête.

— Je ne sais pas

ça m'a pris comme ça
quelque chose que je devais faire absolument

j'avais chaud, je ne pouvais plus respirer

je ne me suis pas posé de question.

— Vraiment aucune raison particulière ?

— Il fallait que je parte

je dois partir et on m'enferme ici.

— Où dois-tu partir ?

— Là-bas.

— Tu veux retourner avec eux ?

Ce sont des monstres, Yumai, ils sont le mal sur la terre
ils tuent pour tuer, leur haine des hommes est sans limites parce qu'elle
n'a pas de raison

que la folie, la cruauté, ce sont des animaux sauvages déchaînés par ce
que l'homme peut inventer de pire

toi aussi ils te haïssent, et tu voudrais les retrouver.

— Je suis un monstre, moi aussi

je ne peux vivre qu'avec eux.

— Pourquoi dis-tu que tu es un monstre ?

— Parce que cette folie dont vous parlez
cette cruauté

c'est en moi.

— Comment le sais-tu ?
tu as été cruel à ce point, cruel comme ils le sont ?

Une fois dans ta vie ?

— C'est en moi
je ne peux pas vous dire comment je le sais

mais je le sais.

— Ne dis pas ça

si tu sens de la cruauté en toi

non pas la petite cruauté que nous avons tous, mais celle qui pourrait
amener à faire souffrir sans autre raison que le regard de sa victime

à tuer par plaisir

si tu sens cette chose en toi, c'est parce que ces monstres l'ont fait
entrer en toi

cette chose peut partir comme elle est venue, ce n'est pas une maladie
incurable

mais je me demande comment tu peux être sûr de cela

tu as beaucoup souffert avec eux

les bourreaux, ce sont eux.

— Je suis comme eux.

— Tu éprouves de la sympathie pour eux ?

C'est quelque chose d'assez courant

si le ravisseur parvient à justifier l'enlèvement aux yeux de son otage,
celui-ci se met à éprouver de la sympathie pour lui
parfois même de l'amour, c'est arrivé.

— Amir m'a beaucoup appris

c'est tout

il m'a offert des choses si belles que je ne peux pas en parler

et Tajoud

et Idris, et Ibrahim, et Adame

ils ont été enlevés comme moi

et ils n'ont plus d'autre vie possible que là-bas, avec Amir

ce ne sont pas mes ravisseurs

maintenant ce sont mes frères

ils me manquent.

— Je me demande ce que penseraient tes vrais frères, Clément et Louis, s'ils t'entendaient

il y a quelques jours tu m'as dit que c'était Louis qui te manquait
il ne te manque plus ?

— Je ne pourrai jamais plus vivre avec Louis.

— J'aimerais que tu me dises pourquoi.

— Vous me fatiguez

on vous a autorisé à m'emmerder combien d'heures par jour ?

— Ce n'est pas si fatigant de me dire pourquoi tu ne pourras plus jamais
vivre avec lui

une phrase suffira

pourquoi te manquait-il il y a trois jours et plus aujourd'hui ?

Un rapport avec son regard terrorisé ?

Ce dernier regard vers toi ?

Tu as repensé à ce regard ?

Tu as revu ce regard ?

Tu te demandais si tu lui avais fait du mal

tu as trouvé la réponse à cette question ?

Peut-être que tu ne pourras plus vivre avec lui parce que tu lui as fait du
mal ?

Tu peux me le dire, Yumaï

je suis prêt à comprendre tout ce que tu me diras

tout

dis-le-moi

laisse un peu Yumaï et dis-moi que Louis est mort.

— Vous avez appris que Louis était mort ?

Et les autres ?

— Maintenant tu sais que Louis est mort, et les autres aussi.

— Laissez-moi partir.

— Nous te laisserons partir
quand tu seras redevenu Baptiste, nous te laisserons partir.

— Non

non ce Baptiste que vous cherchez, il est mort, lui aussi
il ne reviendra jamais

comment vous l'avez su ?

Depuis quand ?

— Depuis qu'on t'a retrouvé, près de ce puits où ils t'ont laissé
inconscient

ils t'avaient injecté une dose d'un hypnotique assez forte pour
anesthésier un éléphant, je suppose que c'était plus simple pour te déplacer

et peut-être pour éviter une pénible scène d'adieu

ils avaient laissé dans ta poche une carte mémoire

avec la vidéo

la quatrième vidéo

ce sont des monstres

ils ont voulu te faire du mal, presque pire que la mort

et ils ont voulu que nous sachions ce que tu avais fait

nous avons attendu que tu t'en souviennes

maintenant que tu t'en souviens nous allons pouvoir t'aider

sache que ce que l'on voit sur cette vidéo n'a jamais été divulgué et ne le sera jamais

eux-mêmes ne l'ont pas diffusée, ils l'auraient sans doute fait s'ils n'avaient pas reçu la rançon

ça restera un secret entre nous

mais il faudra que tu nous aides aussi

que tu nous dises tout ce que tu nous as caché jusqu'à présent et qui pourrait nous aider à les retrouver

il n'est pas question de les laisser en vie

il faut aussi retrouver les corps

le moindre détail peut nous être utile, les paysages, la forme des montagnes, des arbres

cette grotte dont tu m'as parlé et qui peut être un indice précieux

cela peut attendre quelques jours, repose-toi, réfléchis

d'accord ?

— Je croyais qu'on arrêtaït tout ça, que c'était fini

vous n'allez jamais m'aider

vous ne pouvez pas m'aider.

— Je ne te laisserai pas

je reviendrai dans quelques jours, nous reparlerons de tout ça.

— Ce n'est pas la peine de revenir

je n'ai plus rien à dire

pas un mot.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2016.

Photo © Chris Bucklow.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Romans

SAAD, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1980. Prix littéraire de la Vocation.

LE POINT D'EAU, Gallimard, 1985.

INTÉRIEUR BLEU, Balland, 1990.

L'ENCHANTEMENT, Calmann-Lévy, 1995. Prix Valéry Larbaud.

SI-AMONN, Mercure de France, 1998.

LE TOMBEAU DE TOMMY, Gallimard, 2009 (Folio n° 5203).

RÊVEURS, Gallimard, 2012.

COMMENT BAPTISTE EST MORT, Gallimard, 2016. Prix Décembre et prix Jean Giono 2016 (Folio n° 6429).

Récits, essais

L'OASIS, Quai Voltaire, 1992, rééd. Payot, 1994.

TABLEAUX DES OASIS ÉGYPTIENNES, Arthaud, 1999.

PETIT DICTIONNAIRE DES DIEUX ÉGYPTIENS, Zulma, 2000.

UN VOYAGE EN ÉGYPTES AU TEMPS DES DERNIERS ROIS, Flammarion, 2003.

MON ÎLE AU TRÉSOR, Arthaud, 2013.

OceanofPDF.com

Alain Blottière

Comment Baptiste est mort

« Ils ne m'ont pas libéré, ils m'ont enchaîné par quelque chose d'invisible. »

Enlevé dans le désert par un groupe de djihadistes avec ses parents et ses frères, Baptiste, après plusieurs semaines de captivité, est le seul à revenir vivant. Qu'est devenue sa famille ? Pourquoi a-t-il été libéré ? Surtout, pourquoi prétend-il que « Baptiste est mort » et insiste-t-il pour qu'on l'appelle « Yumaï », le nom que ses ravisseurs lui ont donné ? Peu à peu se révèle l'histoire extraordinaire et cruelle d'un garçon qui n'a pas tout à fait quitté l'enfer.

Prix Décembre

Prix Jean Giono

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Comment Baptiste est mort de Alain Blottière
a été réalisée le 19 janvier 2018
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072762383 - Numéro d'édition : 327029).

Code sodis : N93396 - ISBN : 9782072762390.

Numéro d'édition : 327030.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).

[OceanofPDF.com](#)